

N° 29. — Septembre-Octobre 1924

CINQUIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire & Bibliographique

SOMMAIRE :

PEYRE (Marius).....	<i>L'Université de Corte</i>	129
CHUQUET (Arthur).....	<i>Le colonel Cuneo d'Ornano</i> ..	132
CAMPANA (Louis).....	<i>Mémoire sur le Dialecte Corse</i> avec les notes de M. Paul Arrighi (III).....	135
FRANCESCHINI (Emile).....	<i>Réalier-Dumas (A propos d'un récent article)</i>	139
YVIA-CROCE (Hyacinthe)...	<i>Pasqualini (Ch. Timoléon)</i> (II fin).....	144
QUENZA (Jean de).....	<i>Le général Charles Abbatucci</i> (avec gravure).....	147
RIPERT (Emile).....	<i>Le souvenir de J.-H. Fabre</i> <i>en Corse</i>	152
CLAVEL (Auguste).....	<i>La Carrière romaine de San</i> <i>Bainzo</i>	156

LA CORSE MODERNE. — *Les épidémies insulaires : Défense contre les moustiques. Nouvelles bibliographiques ; L'Ile exaltée* (P. Guitet-Vauquelin), *La Société des Sciences de la Corse. Ornithomachia* (Cervone Torrenti), *Corsica de Pietrasanta* (II fin). *Questions Corses*..... pages 65 à 72.

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Le lac de Nino* par F. MONTICOLA. *Souvenirs de Corse : Le chemin de Teghime* par P. CHAUVET (I). *Muracciole* par M. APPINZAPALU. *Bastia* par P. CHAUVET (IV fin). *Visions Corses* par Valentine de SAINT-POINT (III fin).... pages 73 à 80.

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IN° ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

DÉPOSÉ CONFORMÉMENT A LA LOI — TOUTS DROITS RÉSERVÉS

Publication honorée d'une subvention du Conseil Général

Le Conseil général de la Corse, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de la *Revue de la Corse*, a voulu soutenir et encourager cette publication essentiellement régionaliste en lui votant une subvention. La *Revue* dont la *Cinquième année* atteste la persévérance, augmentée de *La Corse Moderne* qui montre ses améliorations successives, et de *La Corse touristique*, ajoutée sans augmentation de prix, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication unique, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.



UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 14 fr. ; le numéro : 2 fr. ; Etr. 2 fr. 50

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la *première année* avec les tables (sans le n° 2 épuisé) 6 fr. Etr. 7 fr.

Livraisons de la *2^e année* avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés) 7 fr. Etr. 8 fr.

Livraisons de la *3^{me}, 4^{me}, ou 5^{me} année* avec les tables..... 10 fr. Etr. 12 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Brochage facultatif de chaque année, y compris les titres et

couvertures appropriés. *Supplément*..... 3 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies complètes que dans la proportion où il nous rentre des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211, 44. par mandat, avec talon pour la correspondance. (Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. AMBROSI-R. (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Secrétaire de la *Société des Sciences*. Professeur au Lycée Louis-le-Grand.

ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corse*.

BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.

CARCOPINO (Jérôme), Directeur de l'*Ecole Française de Rome*.

CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

CHUQUET (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au Collège de France.

CHAUVEY (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).

COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse.

DE MARI (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.

ENLART (Camille), Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro*.

FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.

GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'Ecole des Chartes ; Archiviste de la Corse.

R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

MAURY (Eugène), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.

NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.

PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Inspecteur d'Académie de la Mayenne

PICCIONI (Camille), *Ministre plénipotentiaire*, auteur d'études hist. sur la Corse.

SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.

SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.

SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.

VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs

OUVRAGES CORSES

récemment parus

Histoire du Cap Corse par Camille Piccioni. 1 vol. broch. in-8, 228 p., pl., généalog., cartes dépliantes. 10 fr.

LESSICU comparativu Corsu Italo Francese par Dumenicu Carlotti. Broch. gr. in-8, 64 p. (sur 4 col...) 3 fr.

Raconti e Fole di l'Isula Persa, par Dumenicu Carlotti; Prefaci di Clemente Merlo, prof. de l'Université de Pise, in-8 raisin de 112 pages contenant 47 récits. 4 francs.

L'île Exaltée (Les genèses passionnées) par Pierre Guitet-Vauquelin. 1 vol. broch. in-18, 276 pages. 7.50

Una Prucissionne in Soccia, par Maistrale. Comédie en vers, broch. de 16 p. in-16, pap. vergé couv., forte. 1 fr.

Pascal de Paoli, Padre di a Patria, par Mattei-Torre, broch. in-16, 32 p., front.-portrait, prix : de ce sold.

Ali de Tébélén par P. F. Morucci, trilogie en vers: 1° *Phrosyne*, drame en 3 actes; 2° *Krysèa*, dr. en 5 actes; 3° *Vasiliki*, dr. en 1 acte. Vol. 232 p. in-12 couronne, titre 2 coul. . . . 6 frs

Come morì Napoleone I, par le Dott. *Erasmus de Paoli*. Autopsia del Cadavere. Ereditarietà della famiglia Bonaparte. La Patologia di Napoleone nei suoi tempi Eroici. A Sant'Elena 1 vol. in-4, 172 p. Edition de luxe : 18 frs

Les cartes postales de la Corse

Tous les touristes qui excursionnent en Corse adressent à leurs amis du continent des cartes postales illustrées, — surtout depuis que la taxe est inférieure à celle d'une lettre. — Mais souvent ils ne rencontrent qu'une fin d'assortiment dont les meilleures sont absentes.

Pour remédier à ces inconvénients, nous conseillons d'emporter un petit album de 20 cartes détachables, *excellamment* choisies parmi les plus pittoresques de l'île, au prix réduit de 1 fr. 75 c. — moins de 10 cent. par carte. (franco, 2 fr. 25, avec rec. 2 fr. 75.) Très commode pour correspondre, cet élégant carnet est également agréable à conserver.

A NOS AMIS. — Il ne suffit pas de reconnaître l'utilité de la *Revue*, il faut l'aider à vivre en lui recrutant de nouveaux abonnés.

VIENT DE PARAÎTRE :

ITINÉRAIRES DESCRIPTIFS

DES

Routes de la Corse

NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux et la *Carte Routière*

Nouvelle Edition des Ponts et Chaussées corrigée et entièrement remaniée.

Ouvrage honoré d'une subvention du Conseil Général.

Format de poche, 272 pages compactes

Prix : 10 fr.; franco 11 fr.; recom. 11 fr. 50.

Reliure de luxe souple, titre or dos et couverture, pleine basane grenat, coins ronds, filets encadr. sur les plats, tranches rouges, couv. cons. 8 fr. 50

LES SOIRÉES LITTÉRAIRES

2 forts volumes de 400 pages sur 2 colonnes, très nombr. illustrations, textes variés par des auteurs connus. *Soldés franco : 10 fr., avec rec. 10 fr. 50*

La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80×60, valeur 30 francs, prix 15 fr. *franco* en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (*exceptionnel*).

TROIS OUVRAGES sur la CORSE

Un Tour en Corse par BOISARD, 21 photos, 5 pl. en coul. *gr. luxe.* 4.50

Une Villégiature à Piana, par le Dr DESBROSSES, 20 phot. *gr. luxe.* 4.50

La Misère de la Corse, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT). 3.50

Réduction pour les 3 réunis en un seul envoi, *franco 10 fr. 50* avec recommandation : 11 fr.

Ceux de nos anciens abonnés pouvant disposer des N°s 2, 7 et 8 de la *Revue*, qui nous manquent, ou de l'un des trois seulement, nous obligeraient, en nous en faisant l'envoi. Nous sommes disposés à les payer plus que leur valeur ou les échanger avantageusement.

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

ÉTUDES LITTÉRAIRES CORSES

L'Université de Corté

(1765-1768)

La Corse a rarement, au cours de son histoire, possédé des établissements capables de donner à l'élite de sa jeunesse une formation assez solide pour la dispenser de recourir aux Universités du Continent. Gênes ombrageuse ne subventionnait aucune école et se défiait de ses sujets instruits : les religieux et les curés des pièves enseignaient ça et là les notions élémentaires, parfois un peu de latin et les rudiments des sciences. Les insulaires qui voulaient entrer dans les ordres achevaient leurs études dans les universités italiennes : plusieurs y occupèrent des chaires avec compétence et distinction. Androvani publiait de remarquables poésies sur l'amour (1558). Agnèse de Calvi, aveugle, éditait à Rome de gracieux poèmes italiens (1660). Beaucoup consacraient leurs talents à l'Histoire de leur Patrie. J. Banchemo et A. Fr. Colonna au XVII^e siècle, Martini et Guasco au XVIII^e siècle composaient des Mémoires et des Précis sur l'île de Corse. D'autres comme B. Cristini, J. Daniéolo, se firent un nom dans les sciences naturelles. L'île perdait ainsi les meilleurs de ses éléments.

A plusieurs reprises, cependant des initiatives privées s'efforcèrent d'y encourager et d'y propager les études. En 1641 les Franciscains de Venzolasca organisent une Académie avec des cours publics, et des tournois oratoires en usage à cette époque dans toutes les Universités d'Europe : elle ne subsista que quelques années. L'idée fut reprise en 1650 ; une société réunit les notabilités de Bastia qui voulaient s'entretenir de littérature ; elle ne réussit pas d'avantage. Un demi-siècle plus tard fut créée sans plus de succès l'*Académie des Vagabonds* sous le patronage de Monseigneur Giustiniani, évêque de Mariana.

La Corse restait donc rustique, assoiffée de savoir, mais privée des moyens de s'instruire. C'était la poésie naturelle de l'île de Beauté qui inspirait aux montagnards d'admirables chansons passionnées et des lamenti d'une poignante tristesse.

Avec avidité, les Corses lisaient dans leurs solitudes tous les livres qui leur tombaient sous la main, surtout les ouvrages italiens rapportés par les prêtres et par les étudiants des Universités. Ce n'est qu'en 1694 que fut établie à Bastia une imprimerie ; la première publication fut le « *Précis de*

l'histoire Corse » de Martini. Seuls les Monastères, les évêques et quelques rares particuliers avaient des bibliothèques. Les Corses sans cesse tracassés par les agents de Gênes, toujours révoltés, toujours humiliés, étaient bien misérables. Ils n'oubliaient pas cependant l'importance capitale des écoles. En 1738 au début de la guerre de l'Indépendance ils se faisaient reconnaître dans le traité contresigné par le duc de Wurtemberg « le droit de fonder des collèges et la liberté de l'enseignement ». La délivrance longtemps attendue parut proche avec Paoli qui héroïquement dirigea son peuple dans sa lutte contre les oppresseurs. Dans une lettre écrite en 1793 Bonaparte félicite Paoli :

« d'avoir fondé une Université où, pour la première fois peut-être depuis des siècles, l'on enseignait dans nos montagnes les sciences utiles au développement de notre raison. »

Sitôt que le libérateur eut repoussé les Génois dans les places du littoral, il voulut épargner aux jeunes corses le contact des villes italiennes d'où ils rapportaient des mœurs licencieuses et le dédain de la vie rustique de l'île.

En 1763, la Consulte de Corté nomma une commission de 9 ecclésiastiques pour examiner les moyens d'établir une Université. Les membres furent tous des prêtres connus pour leur patriotisme. L'un d'eux, Citadella, devint plus tard évêque du Nebbio, puis de Mariana. En même temps Paoli rappelait d'Espagne et d'Italie les Corses qui par leur savoir pouvaient rendre des services à la nation et parmi eux le P. Mariani de Corbara, observantin qui abandonna sa chaire de professeur de théologie à Alcalá.

L'année suivante (mai 1764) la Consulte fixa le siège de l'Université à Corté : la ville offrait un immeuble, les logements des professeurs et avait l'avantage d'être au centre de l'île et sous la main du gouvernement. Le décret de fondation parut en novembre et fut affiché dans toutes les pièves par les soins des podestats.

« La Providence, disait le général, a dissipé ce nuage d'obscurité qui nous recouvrait si injurieusement et faisait croire au monde que nous étions un peuple barbare ».

Paoli ne prétendait point fonder une Université qui rivalisât avec les meilleures de l'Europe.

« Il suffira au commencement qu'elle soit une école immédiatement nécessaire et le mieux en rapport avec les besoins présents de nos peuples ».

Cinq chaires étaient instituées : Dogme et Histoire Ecclé-

siastique, Théologie morale, Droit civil et Canonique, Philosophie et Mathématiques, Rhétorique. Les élèves des piévans et des monastères étaient admis de droit à l'Université : une connaissance moyenne du latin suffisait pour suivre les cours.

Paoli assura l'existence de son institution, en lui attribuant des revenus fixes. En dehors des subventions officielles, le Clergé s'imposa un don gratuit : chaque piévan payait annuellement 18 livres, chaque curé 9 livres, chaque chanoine 6 livres. Les revenus du domaine d'Antisanti, et de plusieurs maisons, des pensions volontaires, comme la rente de 600 livres que le piévan d'Aregno s'était engagé à payer, complétaient les ressources de l'Université. Paoli voulut lui assurer des élèves. Il fit un appel vibrant aux jeunes clercs et laïcs pour les engager à profiter des avantages qu'on leur offrait. Il réserva les fonctions publiques à ceux qui justifieraient avoir étudié à Corté et refusa les passeports aux ecclésiastiques qui jusqu'alors allaient s'instruire à Rome, à Pise ou à Padoue.

Les professeurs avaient été choisis parmi les religieux connus pour leur science et leur patriotisme. Les P. P. Ange Stéfani de Venaco, Léonard Grimaldi de Campoloro, J. B. Ferdinandi de Brando, tous trois capucins, occupaient les chaires de Théologie morale, Philosophie et Rhétorique. Un servite, le P. Bonfiglio Guelfucci, était chargé de l'enseignement de la Dogmatique. Enfin le P. Mariani fut nommé professeur de droit et Recteur : il appartenait à la savante académie des Conciles fondée par Benoît XIV. L'ouverture de l'Université eut lieu le 3 janvier 1765 : le P. Mariani, dans un éloquent discours latin montra les avantages de l'Institution et engagea les élèves à en profiter dans l'intérêt de la Patrie. Les jeunes clercs et les fils des familles les plus distinguées de la Corse rivalisèrent d'enthousiasme et d'ardeur au travail. Paoli put voir de ses yeux quelque chose de ce désir immense de savoir, de cette émotion religieuse qui poussait au XII^{me} siècle les étudiants de l'Europe autour de la chaire d'Abailard. Il se faisait un honneur d'assister aux cours. Dans cette « école du Palais » il applaudissait les discours des maîtres, les joutes oratoires des étudiants. Bientôt on fut obligé de multiplier les classes.

Les étudiants pauvres étaient parfaitement reçus et encouragés. Paoli leur assurait des secours pécuniaires pour leur nourriture et leur logement. Il recommande dans une lettre à Limperani de donner à 2 jeunes abbés qui font leurs études 15 francs chacun

« ...pour leurs frais du mois prochain, car ils sont très sérieux ;

« qu'on leur donne aussi une chambre au couvent des Francis-
« cains ; les religieux ne sauraient faire une charité plus profi-
« table ».

Les circonstances ne devaient pas permettre à l'Université de produire tous les fruits qu'il était légitime d'en attendre. La difficulté des communications occasionnait toutes sortes d'ennuis. Les étudiants ne trouvaient pas toujours un logement convenable et tous les livres qu'il leur fallait. Paoli se plaint dans une lettre du 4 novembre 1766 de la cherté considérable du papier que les muletiers ne veulent transporter qu'à des prix exorbitants. Et la guerre qui suivit le traité de 1768 ruina l'Université : elle avait duré 3 ans.

Marbeuf, premier gouverneur militaire français, songea à la faire revivre et fit approuver son projet par les Etats de Corse le 26 novembre 1773. La nouvelle fondation devait comprendre 4 facultés : Théologie, Droit, Arts et Médecine, et être instituée par bulle papale. Ses revenus étaient à peu près les mêmes que ceux fixés en 1764 ; il s'y ajoutait la concession des droits de messageries. Malheureusement le clergé fut dispensé du don gratuit et les bénéfices ne rapportaient presque rien. Faute d'argent, l'Université ne put être installée. Il fallut se contenter de 4 collèges dont un seul, celui d'Ajaccio, existait encore en 1789. Les Corses continuèrent à faire leurs études hors de l'Ile, beaucoup il est vrai munis de bourses, comme les Bonaparte, furent reçus dans les écoles françaises et apprirent à connaître leur nouvelle patrie. L'Université de Paoli était le résultat normal de la lutte pour l'indépendance. Marbeuf, qui voulait assimiler l'île à la France, agit logiquement en préférant pour ses administrés la formation intellectuelle des écoles de la métropole. Mais la Corse perdit l'espoir de voir maintenir autour d'une Université implantée au cœur de l'île, au moins une apparence d'autonomie.

Marius PEYRE.

LA CORSE MILITAIRE

Le Colonel Cuneo d'Ornano

On sait comment Cuneo d'Ornano, commandant d'armes à Antibes, refusa, le 1^{er} Mars 1815, de rendre la place à Napoléon et fit prisonnier le Capitaine Lamouret et les grenadiers de l'île d'Elbe qui avaient franchi l'enceinte.

Qu'était-ce que Cuneo et que devint-il ?

Antoine Cuneo d'Ornano était né à Ajaccio le 20 septembre 1756. Sous-lieutenant au régiment Royal corse le 28 novembre 1777 et lieutenant le 28 janvier 1785, passé au 4^e bataillon de chasseurs à sa formation (14 mai 1788), il n'émigre pas et il fait la campagne de la Révolution. Chef de bataillon à la 10^e demi-brigade de ligne (20 janvier 1795), il était commandant d'armes au Fort de Landau depuis le 27 octobre 1797 lorsque Desaix le recommanda très instamment au ministre de la guerre en rappelant ses blessures et en louant la manière distinguée dont il avait servi. Le 12 août 1799, Cunéo était nommé chef de brigade ou colonel.

Réformé le 23 septembre 1800, il fut envoyé à Antibes quelques mois plus tard en qualité de commandant d'armes (25 janvier 1801). Mais une scène scandaleuse, — telle est l'expression du ministre duc de Feltre, — eut lieu le 11 décembre 1812 sur les remparts d'Antibes entre Cunéo et le colonel Peyssantier, directeur d'artillerie. Le 19 septembre 1813, les deux hommes étaient mis à la retraite.

Sous la première Restauration, le 8 juillet 1814, Cunéo fut remis en activité, pour être employé dans le Midi en qualité de commandant d'armes, et, le 3 novembre, il reçut l'ordre de retourner à Antibes et d'y reprendre ses fonctions. C'était son ami et compatriote, Pozzo di Borgo, ministre du tsar près la Cour de France, qui l'avait recommandé.

Mais bientôt le lieutenant général baron Du Muy, commandant la 8^e division militaire, représenta que le retour de Cunéo à Antibes pouvait nuire au bien du service et que cet officier serait mieux partout ailleurs que dans une ville où sa présence réveillait des souvenirs fâcheux pour lui. Le maréchal prince d'Essling qui partageait l'opinion de Du Muy, remarqua que Cunéo était parent et compatriote de Napoléon. Enfin, Beugnot, directeur général de la police, transmit au ministre de la guerre une lettre du préfet du Var défavorable à Cunéo : le préfet, dans sa tournée, n'avait recueilli sur Cunéo que de très mauvais renseignements. on le regardait comme attaché à l'ancien gouvernement, et son origine corse, la situation à Antibes, les rapports de cette ville avec l'île d'Elbe, tout cela l'exigeait-il pas que la place fût commandée par un homme entièrement dévoué au roi ? Le 12 janvier 1815, Cunéo fut mis de nouveau à la retraite.

Pourtant, il ne fut pas remplacé dans son emploi, et il était encore commandant d'armes à Antibes le 1^{er} Mars 1815.

Le 15 avril, il écrit au ministre Davout, le félicite, lui demande la « continuation de ses bontés, » et il ajoute : « J'eusse

donné des preuves non équivoques de mon dévouement le 1^{er} mars dernier si j'eusse été instruit le premier et si cela eût dépendu de moi seul ».

Là-dessus—29 avril—le bureau des états-majors propose à Davout de réintégrer Cunéo dans le commandement d'Antibes. Mais Davout répond : « Il ressemble malheureusement à beaucoup d'hommes, et il n'est pas du nombre de ceux qui, dans toutes les circonstances, n'écoutent que ce que prescrit l'honneur. »

Toutefois, Cunéo est appelé à Paris. Le 11 mai, il se présente à Davout qui « ordonne l'ajournement. »

Sans se décourager, Cunéo écrit lettre sur lettre. Le 16 mai, il se recommande derechef aux bontés de Davout et à sa puissante protection.

Le 20 mai, il sollicite « une destination avec avancement ; » est-ce que son dévouement pour S. M. l'Empereur et les vœux qu'il forme pour la gloire et le bonheur de Napoléon « peuvent être suspectés » ?

Aussi, le bureau propose de le nommer commandant d'armes de Vincennes. Mais Davout n'approuve pas la proposition.

Le 23 mai, lettre de Cunéo au ministre : « J'ai appris que Votre Eminence a bien voulu m'admettre au nombre des candidats désignés pour être employés au commandement des places. Je supplie V. E. d'ajouter à cet acte de bonté la faveur de m'accorder le commandement de la place de Valence actuellement disponible. Par ce fait mes vœux seront accomplis, et mes sentiments seront toujours pour l'Empereur et la patrie. »

Le 8 juin, il revient à la charge : « La place de Valence se trouve vacante ; si Votre Eminence voulait en disposer en ma faveur, il me serait très agréable. »

Et le 16 juin, Cunéo est nommé au commandement de Valence !

La seconde Restauration ne pouvait le conserver, et le 18 août 1816, pour la troisième et dernière fois il fut mis à la retraite.

Il essaya depuis d'obtenir le grade honorifique de maréchal de camp, et, le 18 mars 1822, il écrivait au duc de Bellune : « J'avoue que j'ai fait des protestations à Napoléon lorsque je fus appelé par lui à Paris pour rendre compte de ma conduite au 1^{er} mai ; mais faut-il m'attribuer ces actes de soumission plutôt que d'accuser les événements extraordinaires auxquels il m'a fallu obéir ? »

Le 26 avril 1840, il mourait à Rome où il s'était retiré.

Arthur CHUQUET, Membre de l'Institut.



ÉTUDES LINGUISTIQUES

Mémoire sur le Dialecte Corse

par L. CAMPANA

avec les notes de M. Paul Arrighi (1)



— IV —

Dans ce chapitre on ne trouvera que des faits dégagés de toute sorte d'abstractions.

Réservant la discussion de ces faits pour le prochain chapitre, nous y établirons que la langue généralement parlée en Corse ne diffère de la langue écrite des savants, que par la manière de prononcer les mots. Nous écrirons donc les mots corses avec l'orthographe italienne, excepté dans la partie qui fait l'objet spécial de chaque règle particulière. En faisant cela nous ne voulons pas préjuger la question : on pourra regarder la loi que nous nous imposons comme une simple affaire de méthode ayant pour but d'éviter la confusion des faits.

Les différences qui existent entre notre dialecte et l'italien peuvent se diviser en trois ordres : celles qui sont indépendantes de la position des lettres ; celles que la position fait subir aux consonnes ; celles que la position fait subir aux voyelles. A ces trois ordres de faits, nous en ajouterons un quatrième où nous signalerons quelques anomalies de prononciation.

L'ensemble des faits constatés dans ce chapitre embrasse tout le dialecte général de la Corse. Il y a cependant de nombreuses exceptions. Les unes font purement et simplement retourner à la langue italienne les mots qui, d'après la règle, devraient avoir une prononciation différente : celles-là seront indiquées, à la suite de chaque règle, par des remarques particulières, ou simplement par les exemples. Quant aux autres exceptions, elles seront étudiées plus loin.

I. — Considérées indépendamment de la position des lettres, les différences que présente notre dialecte se réduisent à un petit nombre.

Le *o* a toujours la même valeur que le *b*. Il est vrai que ces lettres ont un son de position qui ressemble au *o*. Mais ce double son ne constitue pas un double signe, puisque, dans les mêmes cas, le *b* et le *o* ont une valeur identique. (17)

Les gutturales douces, y compris le *j*, les douces et les fortes, quand elles précèdent une *h*, affectent des sons par-

(1) Voir livraisons précédentes n^{os} 27 et 28 (Mai-Août 1924).

(17) — Voir plus loin, note 20.

ticuliers qui n'ont pas de similaires dans la langue italienne. Impossible de figurer ces sons ; mais on peut dire leur formation et leur nature. (18)

Les gutturales et les dentales appartiennent à deux ordres voisins, qui se confondent souvent ou forment des sons intermédiaires en se combinant. Ainsi les Italiens disent également ; *ghiaccio* et *diaccio* ; du latin *diurnus*, *adjungere*, ils ont formé *giorno*, *aggiungere*. En français, nous représentons le *c* et le *g* doux italiens par une dentale et une gutturale : *tj*, *dj*. Une dentale avec le *j* italien peut donner l'idée du son guttural propre à la Corse *chiama*, *tjama* ; *giace*, *djace*. (19)

II. — Les consonnes ont, en général, la valeur italienne. Mais entre deux voyelles, même de rencontre, quelques consonnes, les douces surtout, s'articulent d'une manière plus faible. On verra, par les exemples, que cette règle n'est pas absolue. Le *b*, le *v* (on se rappelle que cette lettre se prononce ordinairement comme un *b*) et plus rarement le *p*, ont un son faible ressemblant à l'ancien *u* des Italiens ou au *w* anglais. (20)

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
bocca	bocca	di vero	di uero
a bocca	a bocca	pone	pone
ribocca	riuocca	ripone	ripone
in vero	in bero	sapone	sauone
è vero	è bero		

(18) — Voir plus loin, note 19.

(19) — Pour la représentation orthographique rationnelle de ce son particulier à la prononciation corse, je renvoie à mon étude parue dans la *Revue de la Corse* (n° 13) ainsi qu'aux notes de *A Lingua Corsa* (n°s 1 et 4) et de l'*Annu Corsu* (n°s 1 et 2). En remplaçant par un *j* l'*i* italien, on peut rendre l'originalité du son corse tout en ne déformant pas l'aspect italien du mot.

(20) — Il est inexact de dire que le *V* se prononce ordinairement comme un *B*. Sur ce sujet, voir les articles cités à la note 19. On y trouvera la règle de prononciation de ces deux consonnes d'après leur position. Quant à l'orthographe il y a avantage à conserver la lettre correspondant à l'étymologie, lorsque celle-ci est connue.

Il est à remarquer que cette confusion se trouve déjà en latin (*besica* et *vesica*, *bestis* et *vestis* et dans l'ancien italien : *boco*, *boto*, *botare*).

Pour le *P* voici d'autres exemples où le son latin et italien est adouci en corse (le *V* de l'orthographe se prononçant ici comme un *W* anglais) *sapore* ; *savore* ; *rapa* ; *rava* ; *lepre* ; *levura* ; *canapaccio* ; *canavacciu*.

Reste à expliquer le cas de *ripone*, cité par Campana. Nous avons là un mot composé et le *P* y conserve le son dur qu'il a dans le verbe simple *pone*. (Cf. le phénomène analogue concernant l'*S* dans les mots composés italiens, où il est prononcé dur même entre deux voyelles : *ri-salire*.)

Sur ces transformations de consonnes, voir l'article de Paul Fontana paru dans le 3^e bulletin de *A Lingua Corsa*.

Le *d* et très rarement le *t* ont un son faible tenant du grec moderne et du *th* anglais.

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
detto	detto	te	te
ha detto	ha detto	potea	potea
hai detto	hai getto (21)		

Les gutturales susceptibles de prendre le son que nous avons défini plus haut ont pour son faible celui du *j* italien. Par une bizarrerie assez singulière, cette lettre est très rarement son propre son faible à elle-même : (22)

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
ghianda	ghianda	gatto	gatto
le ghiande	le jande	è gatto	è gatto
Gesù	Gesù	i gatti	i jatti
a Gesù	a Gesu	una chiesa	una jesa
dì Gesu	di Jesù	bujo	budjo

Les liquides *l, n, m, r*, les sifflantes *s, z*, la labiale *f*, les gutturales *k, c*, conservent leur valeur italienne même entre deux voyelles. Nous n'aspirons jamais le *c* dur comme les Florentins ; mais comme eux, nous donnons quelquefois au *c* deux la valeur de l'articulation douce des Italiens *sc*. Ils disent : *la hamiscia*, au lieu de la *camicia* ; nous prononçons : *la camiscia* (23).

Les consonnes doubles, en italien, le sont également dans notre prononciation ; cependant dans les terminaisons accidentelles, on ne fait sentir qu'une lettre simple.

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
Anno	anno	hanno	hano (24)

III. — A quelques nuances insignifiantes près, sous l'accent tonique, le dialecte parlé corse a la même voyelle que l'italien. Mais dans les syllabes muettes, soit que l'accent occupe naturellement une autre place, soit qu'il ait été avancé par l'addition d'une terminaison, soit que la position du mot l'ait fait disparaître, au lieu de certaines voyelles italiennes on trouve d'ordinaire un son plus fermé.

(21) — La différence entre l'italien *hai detto* et le corse *haidettu* est imperceptible. Ce qui est plus réel, c'est la différence entre *potea* et *pudia* où, mieux qu'un *A*, nous avons un véritable *D*. L'italien lui-même à côté de *potere* a les formes *podere, podestà* et de nombreux mots où le *T* latin s'est adouci en *D* : *badia, gridare, padella, spedale*, etc.

(22) — Plutôt que *gattu* on a, dans le Pomonte, *ghjattu*, avec comme son faible, *jattu*, de même *ghjesgia* et *jesgia*, *Ghjesù* et *Jesù*. Pour les règles de prononciation et d'orthographe, voir articles cités à la note 19.

(23) — ou plutôt, *camiscia*. Sur la nécessité de la double orthographe *sc* et *sg* dans les mots comme *cascia* et *camiscia*, voir articles cités à la note 19.

(24) de même : *sanu (sanno) danu (danno) ponu (ponno, possono)*.

L'a se change en e et l'e en i. (25). Cette double règle souffre de nombreuses exceptions.

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
fate	fate	che ?	ché ?
farete	ferète	che dici ?	chi dici ?
capo	capo	perde	perdé
capelli	capèlli	perduto	perduto

L'o est remplacé par un u. Cette règle est presque absolue (26).

ITALIEN :	CORSE :	ITALIEN :	CORSE :
porta	porta	non dico	nun dico
portate	purtate	mano	manu
no	no	Paolo	Paulu

L'i et l'u ne subissent aucun changement. Les voyelles éprouvent parfois de légères modifications, même sous l'accent. L'a y a rarement toute la rondeur toscane. L'a, suivi

(25) — Ici les remarques de Campana ne s'appliquent pas au « dialecte général » de la Corse. Ainsi on ne dit pas partout *ferete*. Voici d'autre part des exemples de transformation de l'A en E et de l'E en A indépendamment de la position de l'accent tonique. Ces transformations, bien localisées permettent de délimiter les différents dialectes. Ainsi, dans le Nebbio, le Cap et le nord-est en général, au lieu de *carne*, *barba*, *carta*, on dit : *chernà*, *berba*, *cherta*. Par contre, dans le Pomonte et le sud de l'île, au lieu de *erba*, *terra*, *perdono* (subst.) on dit : *arba*, *tarra*, *pardonu*. Une comparaison entre les textes de Lucciardi et Lucciana d'une part, de Casanova et Maistrale de l'autre, est instructive à ce sujet. Comment unifier ? *L'Annu Corsu* propose de rétablir la forme étymologique correspondant au latin : tout le monde devrait écrire : *carne*, *terra*, etc, quitte pour chacun à prononcer selon l'usage de sa région. — Cette question de l'E et de l'A dans les dialectes corses mérite une étude spéciale. — Un autre phénomène intéressant est la transformation de E en I signalée vaguement par Campana et dont j'ai ailleurs (*Annu Corsu* 1924) indiqué la règle. Elle se produit lorsque l'accent tonique se déplace par suite d'allongement du mot (conjugaisons, suffixes augmentatifs, diminutifs). L'E tonique devient alors un I en devenant atone.

bene, devient	binone	sette devient	sittembre
vene —	vinaremu	neve —	nivaghjone
lettera —	litterarin	trennu —	trinnichellu; etc.

Voir à la note suivante ce qui concerne O.

(26) — Elle est absolue, et la même que pour E devenu I.

amore devient	amurosu	nove devient	nuvembre
corsu —	cursistu	ottu —	uttobre
no —	nun dite	portu —	purtemu; etc.

Quant aux formes *Paulu*, *manu*, elles représentent la conservation de l'U latin après la chute régulière de la consonne finale.

d'une articulation double, *parte, amando, scalpello*, a quel quefois un son douteux entre l'a et l'e ouvert (27).

Dans les fausses diphtongues, la voyelle qui commence la syllabe est prononcée comme si elle était précédée d'un j italien : *bee, beje* ; *eo, ejo* ; *suus, sujus*.

IV. — Les dialectes italiens présentent de nombreuses substitutions de lettres : les exemples suivants qui sont pour la plupart passés dans la langue, peuvent donner une idée de la chose. On remarquera que nous ne donnons que des changements de consonnes, comme étant moins fréquents que ceux des voyelles : *Luogo, luoco* ; *debbo, deggio, devo* ; *schifo, schivo* ; *belli, begli* ; *cambiare, cangiare* ; *veleno, veneno* ; *sopra, sovra* ; *antiquo, antico* ; *lido, lito* ; *serbare, servare* ; *tempio, templo* ; *sembrare, sembiare* : *vedo, veggjol veggio* ; *disprezzo, dispreggio* ; *ghiaccio, giaccio* ; *volare, golare* ; *detto, retto* ; *obbligazione, obrigazione* ; *conoscere, cognoscere*.

Comme dans les dialectes grecs, on transpose quelquefois les consonnes : *Storpio, stroppio* ; *tasca stacca*. (28)

En lisant le latin, ou même en parlant leur langue, les Italiens ajoutent une voyelle après les consonnes finales, ou suppriment ces consonnes elles-mêmes : ils intercalent une voyelle entre les consonnes doubles : *Dedit, dediti* ; *amen, amene, ame* ; *amar, ama* ; *scripsi, scripisi* ; *amaste, amassite* ; *con sforzo, con isfuerzo*. Ces sortes d'anomalies se retrouvent naturellement dans le dialecte corse.

(à suivre)

LOUIS CAMPANA.

OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

RÉALIER DUMAS

A propos d'un récent article (1).

L'article que nous avons publié dans la « *Revue de la Corse* » sur Réalier-Dumas, que nous n'avons pas craint — malgré l'opinion généralement admise — d'appeler « un ami de la Corse », ne paraît pas avoir convaincu notre savant confrère et ami, M. Ambrosi, le distingué secrétaire général de la Société des Sciences historiques et naturelles de la

(27) — Il s'agit de la confusion locale signalée à la note 25.

(28) — Comme exemple curieux de ces transpositions ou méta-thèses, je citerai seulement celui-ci : j'ai entendu des paysans corses dire *Zia Vuleria* pour *Zia Aurelia*. Pour les noms communs, on pourrait multiplier les exemples.

(1) Voir les livraisons précédentes, N^{os} 24, 25 et 26 : *Un observateur et un ami de la Corse en 1819*,

Corse. Dans un article qu'il a donné ici même, sous le titre « Légende et Vérité » (1), où il s'est attaqué aux détracteurs de notre petite patrie qui lui ont fait tant de tort en en parlant sans la connaître et surtout sans la comprendre, M. Ambrosi a parlé deux fois de Réalier-Dumas. La première, pour le confondre avec les « folliculaires de la Restauration, courtisans des Bourbons, pleins de fiel pour les compatriotes de Napoléon I^{er}, » la seconde pour assurer que l'ancien conseiller à la Cour de Bastia a présenté les Corses comme une « nation grossière, inculte et sauvage. »

Nous sommes tout à fait d'accord avec notre confrère sur le tort immense qu'ont fait à la Corse la plupart de ceux qui, au XIX^e siècle, en ont parlé un peu à tort et à travers. Mais il nous semblait, par les larges extraits que nous avons donnés de son célèbre « Mémoire sur la Corse » que nous avions vengé Réalier-Dumas de la « légende » qui veut en faire, quand même, un détracteur de la Corse. Nous nous sommes trompé, paraît-il, et, comme l'on dit quelquefois, « il est des morts qu'il faut qu'on tue. »

Précisément, un des magistrats les plus distingués de la cour d'appel de Bastia, M. Costa, a bien voulu nous rappeler que Réalier-Dumas ne s'était pas borné à défendre la Corse en 1819 et en 1828, mais que, persévérant dans sa sympathie, il avait récidivé en 1835 à la Chambre des députés en prenant part à des débats qui eurent alors un certain retentissement.

Le 25 avril 1835, on discutait à la Chambre des députés un projet de loi sur la répression de la contrebande en Corse. L'un des deux députés de l'île, Limpérani, (2) monta à la tribune et, dans un excellent discours, il fit le tableau de la situation de la Corse. Sachant ce qu'elle est encore aujourd'hui, à quatre-vingts ans de distance, on peut penser ce qu'elle devait être à cette époque. Mais Limpérani fit mieux que dépeindre la triste situation de l'île, il prit avec une véritable éloquence la défense de ses compatriotes et les vengea de diverses accusations et légendes qui couraient généralement sur leur compte, et il profita de la circonstance pour faire un émouvant exposé des sentiments de la Corse envers la France.

Toutes nos affections, dit-il, tous nos vœux sont dirigés vers la France. Il n'est pas un seul de ses champs de bataille que nous n'ayons arrosé de notre sang ; il n'est pas une famille qui ne lui ait fait le sacrifice d'un de ses enfants. Nous l'avions combattue d'avance quand il s'agissait de défendre notre indépendance et notre

(1) Voir le N^o 27 de la *Revue* (Mai-Juin 1924).

(2) L'autre député était le Vicomte Tiburce Sébastiani.

liberté. Mais, depuis que par une mémorable union nous avons pu nous considérer comme partie de la même nation, nous sommes fiers de porter le nom de Français.

Le débat sur lequel nous ne nous étendrons pas davantage, n'ayant pas été épuisé ce jour-là, la discussion reprit le surlendemain et Réalier-Dumas qui était devenu député de la Drôme, réclama la parole. Il déclara qu'il lui appartenait peut-être — à lui qui n'était pas Corse mais qui avait passé au milieu d'eux ses plus belles années — de s'associer au discours de son collègue Limperani. « Nous possédons la Corse depuis 66 ans, dit-il, nous avons en elle une position de premier ordre et elle a si peu fixé notre attention qu'elle nous est encore inconnue. » Et ce « détracteur de la Corse » puisqu'on persiste à l'appeler ainsi, reprit ce qu'il avait dit dans son Mémoire de 1819, mais en lui donnant cette fois le retentissement de la tribune française.

Je ne connais pas, dit-il, de peuple d'un esprit plus ingénieux, plus entreprenant et d'un caractère plus énergique que le peuple corse, aussi ne suis-je pas étonné que cette île ait donné le jour aux Sampiero, aux Paoli, aux Napoléon et à tant d'hommes illustres qui ne brillèrent pas moins dans les conseils des rois que sur les champs de bataille.

Il rappela que les Corses, jaloux de leur liberté « préfèrent toujours la mort à l'esclavage ». Parlant de la *vendetta* qui désolait le pays, il proclama bien haut qu'elle n'avait jamais le vol pour origine et que si les Corses se faisaient si fréquemment justice « c'est parce que les tribunaux ne les vengeaient pas. »

Il parla ensuite de la fertilité de plusieurs régions de la Corse, de sa richesse en vins, en oliviers, en mûriers. Il signala que « ce tabac, ce sucre, cet indigo, ce coton que nous allons chercher à grands frais sur des terres éloignées, nous les trouverions quand nous voudrions dans ce département. » Et il demandait pourquoi l'on ne faisait rien pour la Corse.

Ce qu'il lui faut, dit-il, ce n'est pas de la soumettre à un régime exceptionnel, car les habitants du Golo et du Liamone entendent pour le moins aussi bien la liberté que ceux des bords de la Seine.

Mais il faut faciliter à ce pays « qui aime la justice » l'accès de ses temples, il faut réformer le code de procédure civile qui « déjà trop fiscal pour la France est ruineux pour la Corse », il faut réduire les droits d'enregistrement pour faciliter la rédaction des actes, ce qui évitera des contestations et des querelles « qu'il vaut mieux prévenir que punir plus tard. » Et il demandait :

Une bonne justice, une bonne administration qui la seconde, des écoles primaires dans toutes les communes, des collèges royaux

dans les villes principales, des encouragements à l'agriculture, des routes, et dans quelques années, ajouta-t-il, vous aurez fait du département le plus pauvre, le plus riche; sans avoir besoin d'y dépenser les 30 millions que vous coûte la possession d'Alger.

Et il se joignait « de grand cœur » au vœu de son collègue Limpérani pour la formation d'une commission chargée « de rechercher et d'indiquer au ministère les améliorations dont la Corse serait susceptible. » Sur la loi elle-même en discussion,

...bien que ses idées en matière de liberté repoussent toute entrave au commerce en général et même à celui de la Corse, il lui suffisait que ses collègues de ce département croient les mesures proposées nécessaires à ses intérêts pour que son vote lui soit acquis.

Nous avons lu ce discours de Réalier-Dumas. D'un bout à l'autre, il est empreint d'une sympathie profonde pour la Corse et les Corses, et nous en sommes à nous demander, vraiment, sur quoi on peut se fonder pour représenter cet ancien magistrat comme un détracteur de notre pays.

A la vérité, il y eut bien, en ce temps, un procureur général qui se signala assez fâcheusement comme un ennemi de la Corse et des Corses, mais ce fut le procureur général Mottet qui occupait précisément le siège de Bastia et qui appartenait à la Chambre des députés comme représentant du département de Vaucluse. Mottet n'était pas intervenu, et pour cause, dans ce débat, car il ne devait entrer à la Chambre qu'au mois de décembre 1835, mais il intervint dans une autre discussion, le 18 mai 1836 et il y apporta une passion véritablement surprenante chez un magistrat qui occupait dans l'île une fonction aussi importante. Rien n'appelait particulièrement son intervention, mais il estimait que :

« la discussion générale du budget mettait à l'ordre du jour toutes les questions d'administration et de finances et il en profitait pour parler de la Corse, pays pauvre, malheureux dont la possession a été jusqu'à ce jour onéreuse pour la France et qui deviendra quand on voudra riche, heureux, productif. »

Là-dessus, il se mit à décrire ce pays « si heureusement situé, mais où la civilisation n'a pas pu pénétrer » et, après un exposé, assez exact d'ailleurs, mais totalement dépourvu de bienveillance, de la triste situation de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, il aborda le chapitre de la *vendetta* et des bandits. Il faut renoncer à reproduire le sombre tableau tracé par le procureur général de Bastia. Ajaccio, à l'en croire, Ajaccio, le chef-lieu administratif, le siège de la force armée, était « journellement mis à contribution par les bandits, » et la Corse était le seul pays du monde « où le banditisme fût une position sociale ».

Devant l'étonnement de la Chambre et les murmures qui s'élevaient, Mottet fut comme interloqué. Il dit qu'il croyait remplir un devoir, répondre à la confiance du gouvernement qui l'avait honoré en le nommant son procureur général en Corse, et il termina son discours en protestant de sa sympathie « pour un pays qui méritait toute l'attention du gouvernement et de la Chambre ».

Mais personne ne s'y trompa ; c'était un réquisitoire que venait de prononcer le procureur général Mottet. L'impérani releva comme il convenait ce qu'il y avait d'inconvenant dans une telle bouche et il souligna que si M. Mottet parlait ainsi de la Corse et des Corses c'était parce qu'il les connaissait mal, étant généralement absent de son ressort. Les marques d'approbation qui accueillirent L'impérani montrèrent qu'il avait pour lui l'opinion de la Chambre. Puis l'incident passa les limites du Palais-Bourbon, les journaux de Paris s'en emparèrent, le *Journal des Débats* notamment releva avec sévérité l'attitude de Mottet. Mais c'est en Corse, naturellement, que l'affaire eut son principal retentissement. Le Conseil général, les Conseils d'arrondissement, les Conseils municipaux, protestèrent avec véhémence et la population de Bastia fit à L'impérani, à son retour, une réception triomphale ⁽¹⁾. Bien que Mottet fût soutenu dans la circonstance par le préfet de la Corse, Jourdan (du Var), et par le *Journal libre de la Corse*, inspiré par la préfecture, sa présence dans le département était devenue tellement impossible que le gouvernement, le 12 juillet suivant, le remplaçait par... Réalier-Dumas.

Celui-ci fut accueilli avec la plus vive sympathie et il ne paraît pas que personne à ce moment l'ait considéré comme un détracteur de la Corse. Il touchait d'ailleurs au terme de sa carrière et il mourut à Valence le 23 juin 1840.

Chose digne de remarque : quand, en 1839, L'impérani sollicita le renouvellement de son mandat, le parti adverse lui opposa Mottet et s'il l'emporta facilement, Mottet réunit cependant un nombre respectable de suffrages. C'était, on l'avouera, pousser vraiment un peu loin l'esprit de rancune et l'esprit de parti.

Emile FRANCESCHINI.

(1) Les incidents que nous venons de rapporter ont été longuement commentés dans « l'Insulaire français » journal hebdomadaire qui s'est publié à Bastia et dont le rédacteur en chef était M. Arrighi, avocat, devenu par la suite conseiller à la cour d'appel de Bastia, père de notre distingué compatriote, M. Antoine Arrighi, membre du conseil de l'ordre des avocats de Paris.

LES POÈTES CORSES

Charles-Timoléon Pasqualini⁽¹⁾

(1840-1866)

« Il faut vivre et durer pour avoir de grands résultats et la haute efficacité » écrivait J. Michelet à son aîné Pasqualini. Mais Pasqualini ne dura pas. « Précoce convive au banquet magique de la vie il subit le sort des jeunes et brillants convives qui disparaissent au dessert. Il est mort à l'âge du poète Gilbert, l'esprit rempli des plus vastes conceptions, orné des figures les plus radieuses, l'âme illuminée de génie. » Nul mieux que lui n'a chanté la splendeur du ciel bleu de *Corsica la Forte*, les cîmes imposantes de ses monts et ces paysages ensoleillés dont la beauté défie les joyaux de l'Orient...

Oh ! béni soit ton sol et béni ton ciel bleu,

O ma Corse chérie !

De cœurs mâles et chauds éternelle patrie,

Terre de liberté, de tourmente et de feu !

Quelle couleur et quelle grâce et quel grand amour ! Pasqualini fut un Corse pur sang et c'est peut-être notre plus belle gloire littéraire. Il suffit de lire pour s'en rendre compte, ce recueil posthume « *Choses du siècle et choses du cœur* » où l'on a réuni ses divers poèmes. Jean Aicard qui l'aima fraternellement écrivit sur sa mort des vers touchants. Victor de Laprade le nommait « *poètes des limbes* » et Victor Hugo lui écrivait : « Vous avez le talent robuste comme la conscience ; votre style a la dignité de votre conviction. Vous m'avez habitué à vos belles pages, mais elles me charment et me touchent toujours de plus en plus. » Penseur étonnant, historien et philosophe, poète éloquent, critique littéraire apprécié de ses contemporains, C. T. Pasqualini est bien un génie en fleur qui promettait aux lettres des « œuvres fortes et fières » comme l'écrivit Jules Claretie, de l'Académie Française, dans sa préface au recueil « *Choses du siècle et choses du cœur* ».

J. Favre, Laurent Pichat, E. Pelletan, E. Ollivier qui furent ses familiers, avaient reconnu de bonne heure sa haute valeur intellectuelle et morale. Pasqualini était bon, de cette bonté qui ravit les cœurs. Mais surtout il était fort.

Honte à qui lâche pied quand la tempête gronde !

Ce n'est pas sans combat qu'on élargit le ciel,

Qu'on y pousse la terre et qu'on découvre un monde

Et qu'on arrache un jour sa foudre à l'Eternel.

(1) Voir livraison précédente, n° 28 (Juillet-Août 1924).

L'inspiration de Pasqualini est généralement mâle, rude, puissante. Caractère de révolté, il faisait ouvertement l'éloge de V. Hugo qui lui répondait confraternellement. « Je ne puis vous dire à quel point je sens mon esprit frère du vôtre. » Comme l'auteur de « *Notre Dame de Paris* », Pasqualini voulait que la mission du poète ne fût pas seulement de charmer, mais aussi d'agir prodigieusement. « La tendresse pour l'humanité et la grande poésie doivent se confondre ».

Des études sur les « *Voix du silence* », les « *Travailleurs de la mer* », les « *Chansons des rues et des bois* », révèlent le critique habile, l'écrivain de valeur qu'était Pasqualini. Des notes philosophiques, des lettres ou impressions de voyage, des critiques d'histoire non encore publiées, mais d'un rare mérite, forcent l'admiration du lecteur.

« Nous comparerions volontiers son génie mâle et solitaire, écrivait en 1898 l'avocat S. Moretti, à ces torrents qu'il a si bien chantés, bondissant d'abîme en abîme, se creusant furieusement un lit dans le roc et, sans s'attarder dans les fleurs, après avoir jeté leur indépendance comme un défi, à la face du ciel, s'en allant brusquement finir dans la mer. »

Pasqualini a donné mieux que des espérances.

Débordant de fraîcheur avec le printemps, gémissant pour le prisonnier, sachant griser d'amour Suzon et railler Lisette, baillant d'ivresse avec les fervents de Bacchus, se déroulant dans les ténèbres en lumineuse spirale, défiant la mort et bravant la vie, flétrissant l'injustice et fouettant l'erreur, ... son vers sautille, se cabre, bondit, se ramasse et puis s'envole, s'envole, toujours somptueux, vibrant, aérien...

Quels souffles sublimes vivifient ces vers ? A quel foyer de lumière et de force ils ont puisé leur suprême poésie ? ... C'est la délicate et sûre transposition de l'harmonie suave de son âme de poète.

Airs capricieux de flûte, de cette flûte rustique de roseau vert dont les bergers de nos montagnes savent tirer tant de mélancoliques mélodies ; berceuses séculaires dont la ritournelle disparaît sous les fioritures, chansons *paghielle* se modifiant un peu plus chaque jour, ardents *voceri* de bandits, *lamentanti* où l'on sent passer toute la tristesse généreuse de l'île, rêveries et improvisations qui sont comme l'envol exubérant des libertés ancestrales...

Sons de voix surhumaines jaillies des flots sauvages et que des orgues de granit pur nous renvoient, étranges et sourdes comme des rugissements, puissants et monotones comme des abois formidables..., vivants comme les appels du Colombo, du Colombo dont l'écho lourd comme le Passé traîne encore dans les coins privilégiés de la Terre du Commun...

Oui, Pasqualini, c'est tout cela. Toute la saine et franche gaité qui jaillit du sol de Corse, toutes les mélancolies passionnées, toutes les idéales rêveries, tous les abandons généreux, toutes les rigueurs et toutes les majestés de cette âme de granit et de soleil.

On avait trop répété que, parmi les Corses qui cultivèrent la langue française, aucun n'avait su se faire une place parmi les grands écrivains. Nos poètes ? Bah ! des rimailleurs pour la plupart, sensés certes et tournant parfois les vers avec esprit et talent... Mais de vrais poètes, on n'en comptait pas, on n'en pouvait compter...

Impressionnable profondément, poussant à l'excès tous les sentiments, — voire la franchise —, le caractère corse, capable d'accents sauvages et de sublimes mouvements de révolte, ne pouvait que clamer ses amours et ses haines, avec l'éloquence des peuples primitifs....

Quant à discipliner son inspiration, modeler et subjuguier son art, lui imprégner cette conscience totale qui est comme le sceau du génie, le poète corse en était incapable.

Mais Pasqualini est venu. Ce jeune homme avait une âme de feu. Il a chanté. Et un éblouissement a séduit la foule. Enchanteur inspiré, il a troublé et charmé ceux qui ont approché son œuvre... Et la Corse eut son poète, un grand poète.

Il suffit de l'avoir écouté pour l'aimer et l'admirer. Et comme on l'aime alors sans réserve, comme on rêve de gravir, en sa délectable compagnie, les sommets embrasés où se complait sa généreuse inspiration !

Poète de race, poète au rythme capricieux et léger comme ces brises d'été qui le charmèrent si souvent, aux bords abrupts du Golo, en ces sites de prédilection où s'ébaucha cet inégalable chant d'amour à *Corsica*, ce cri de lumière d'une âme qui semble incarner l'âme complexe de la patrie, ces exultations et ces baisers mis en musique pour magnifier et la Terre et la Race ! Poète aussi aux rimes tumultueuses, aux révoltes ardentes, farouches.

Le Golo ! La majesté enjoleuse de ce torrent aux colères folles, harmonieux et caressant en ses apaisements, avait dû passer dans les veines de ce poète...

L'avez-vous entendu crier, sauvage et tourmentée, au spectacle des misères et des malpropretés humaines cette âme de feu, vibrante de sublimité virile ?

C'était l'âme du Golo ! le géant des sombres nuits d'orage, venu des monts inexplorés, bondissant voluptueusement, tourbillonnant, hurlant en liberté...

Ses visions poignantes, ses préludes sanglotants, la fraîcheur de ses gaités, de ses susurrements ont-ils, jusqu'au tré-

fonds de votre être, laissé leur caressante empreinte ? Et avez-vous tressailli, à sa voix, et rêvé d'aimer immensément les agones humaines ?...

Cette voix était celle du Golo des jours calmes de l'été flamboyant, la voix du magicien, fils des lacs bleus où se rit la lune, le charmeur des rochers, le fertilisateur nonchalant.

Qu'il soit béni, ce Poète, pour ses pitiés superbes et ses amours puissantes jaillies, prodigieuses à la fois et humaines, en des pages durables où chantent toutes les gammes et brillent tous les tons !

Qu'il soit béni trois fois, ô Corse, ce fils dont le cœur, pétri de ton sol, reflue tumultueusement un sang plus pur et doré que les rayons de ton soleil ! (1)

H. YVIA-CROCE.

ÉTUDES HISTORIQUES

Le général Charles Abbattucci.

Le Monument d'Huningue et la statue d'Ajaccio.

C'est dans sa luxueuse garçonnière de l'Avenue du Bois de Boulogne que le Comte Jacques Abbattucci, arrière petit-fils du Général, reçoit ses amis qui viennent passer quelques heures pour se meubler l'esprit dans l'océan de documents qu'il possède sur l'Épopée Napoléonienne qui vous envoûte, lorsque vous vous engagez dans les méandres de ses légendes et de ses réalités.

Puisque l'occasion m'est offerte, je la saisis pour parler d'une famille très ancienne et mettre en relief une des plus belles figures militaires corses, c'est-à-dire celle de son grand aïeul, lequel a honoré son pays en se faisant tuer glorieusement pour la France, à la tête de pont d'Huningue qu'il était chargé de défendre.

La famille Abbattucci, avec les familles Casabianca, Quenza et Colonna-Cesari ont joué avec Bonaparte, en l'an IV, un rôle très important en Corse. Bonaparte, Abbattucci et Quenza mon grand aïeul, étaient liés d'amitié. Ce dernier est celui qui, comme Colonel du Bataillon des volontaires corses, (Quenza-Bonaparte) s'embarqua, dans la nuit du 18 février 1793, avec Bonaparte et Colonna-Cesari, sur la frégate à voile, la *Fauvette*, pour l'Expédition de Sardaigne.

Le Général Charles Abbattucci, sorti de l'artillerie, après

(1) Il y a quelques années, une plaque commémorative fut apposée sur la maison natale de Pasqualini, sur l'initiative de M. Camille Orsini, de Campile.

avoir fait ses études à l'Ecole militaire de Metz, avait été aide de camp de Pichegru, pendant la campagne de Hollande, puis adjudant-général, chef de brigade, c'est-à-dire Colonel Chef d'Etat-Major de l'armée. Il continua ses fonctions sous Moreau.

Dans la campagne de 1796, il prépara le passage du Rhin et reçut le commandement du corps formant l'avant-garde, lors de la marche sur Munich. Quand Moreau exécuta sa fameuse retraite sur le Rhin à travers la Bavière et la Forêt-Noire, il commanda l'arrière-garde ; et lorsque l'armée arriva au Rhin, il reçut comme mission de défendre Huningue et sa tête de pont ; Desaix défendait la tête de pont de Kehl.

Sommé de se rendre, par le Prince de Furstenberg, commandant l'armée autrichienne, il écrivit, sur la lettre par laquelle le général ennemi lui demandait la reddition de la place, cette simple phrase : « Venez la prendre », et la lui renvoya.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre 1796, il se trouvait à son quartier général avec quelques officiers lettrés comme lui et leur lisait *l'Enéide de Virgile*. Il était arrivé à ce passage :

« Ultor eris mecum, aut aperit si nulla viam vis, occumbis pariter. » — Tu seras avec moi le vengeur de la Patrie et si la valeur ne nous ouvre aucune voie, nous succomberons ensemble.

A ce moment le canon se fit entendre, les Autrichiens attaquaient les troupes françaises qui coururent aussitôt aux armes et, après un combat des plus rudes, repoussèrent les ennemis en leur faisant subir des pertes énormes.

A la fin de la lutte, le général Abbatucci reçut une balle qui lui traversa les intestins ; il succomba le 2 Décembre, après avoir envoyé à Moreau le rapport du combat.

En l'an IX, après la victoire d'Hohenlinden, le général Moreau fit élever, sur l'emplacement où le général avait été blessé mortellement, un monument carré de style grec, avec cette inscription :

L'armée du Rhin commandée par le général Moreau à son retour de l'Allemagne, en l'an IX, à la mémoire du général Abbatucci, mort des suites des blessures qu'il a reçues le X Frimaire an V, dans la XXVI^e année de son âge.

Soldat, qui que tu sois respecte sa mémoire.

Ce Monument fut détruit en 1815, par les Alliés lors du démantèlement des fortifications d'Huningue.

En 1819, un comité se forma pour le relever, sous la présidence du général Comte Rapp, Pair de France, ancien aide de camp de Napoléon 1^{er} et avec Desaix et Savary, un des meilleurs amis d'Abbatucci. Une souscription fut ouverte et parmi les souscripteurs se trouvaient : le Comte d'Artois,

plus tard le roi Charles X, le duc d'Angoulême, le Prince de Talleyrand, grand Chambellan, le duc de Richelieu, premier ministre, tous les ministres et de nombreux maréchaux et généraux.

Un curieux rapprochement est à faire ici. Au moment de la marche de Moreau sur Munich, Abbattucci, commandant l'avant-garde, s'était trouvé plusieurs fois en présence des émigrés du corps de Condé.

A Komlack, il avait infligé une sérieuse défaite à ce corps que commandait en personne le Prince de Condé avec le duc d'Enghien. Dix-huit officiers supérieurs et plus de cinquante chevaliers de saint-Louis restèrent sur le terrain. Abbattucci leur donna la sépulture et leur fit rendre les honneurs militaires.

Le célèbre avocat, M. Henri Robert, de l'Académie française, dans une conférence faite aux *Annales* et publiée dans un volume intitulé : « *Les grands Procès de l'histoire — La Mort du duc d'Enghien*, » cite le fait suivant :

Le général Abbattucci lui rendit un jour hommage (au duc d'Enghien). Il avait fait demander une entrevue sur un pont de l'Isar qui séparait les troupes, pour discuter les conditions d'un armistice. Le Comte de Puymaigre, officier de l'armée de Condé, nous a laissé ce joli tableau :

« On voit s'avancer, arrivant chacun de son côté, deux hommes à cheval, ils sont sans escorte... L'un a vingt six ans (1) ; à l'écharpe bleue, au panache tricolore, on reconnaît le général républicain, — c'est Abbattucci. L'autre, plus jeune de deux ans, la plume blanche au chapeau, le brassard fleurdelisé au bras gauche — C'est le duc d'Enghien, — tous deux braves, brillants, généreux, rivaux de gloire ; ils s'estiment parce qu'ils se sont souvent combattus. « Monseigneur, dit Abbattucci, vous n'aviez pas besoin de « naitre Prince ; fils de charbonnier, vous auriez le même grade « dans l'armée française ».

Le général Foy, capitaine d'Artillerie légère, attaché au général Abbattucci et devenu depuis un des plus illustres orateurs de la Restauration, écrit, au moment de la souscription, la lettre suivante :

19 Février 1820

« Monsieur, j'ai vu avec un vif sentiment de plaisir la souscription ouverte par de bons français, pour relever le monument érigé à la mémoire du général Abbattucci. J'ai été son compagnon d'armes et son ami ; il est tombé dans mes bras et m'a fait le dépositaire de ses dernières volontés.

« Dans un temps fécond en beaux talents et en grands caractères, je n'ai pas connu un homme plus remarquable qu'Abbattucci, ni qui promit davantage à la France. Un coup fatal l'a enlevé trop tôt à la célébrité qui l'attendait. Il est mort pleuré par les siens et honoré par ceux qu'il avait combattus.

(1) Le général Abbattucci n'avait alors que vingt-cinq ans.

« A la fin de l'année 1815, les ennemis du dehors démante-
laient nos forteresses et les ennemis du dedans essayaient, malgré
de nobles résistances, de ranger, dans des catégories assassines,
des hommes qui, depuis trente ans, ont, dans toutes les carrières,
honoré leur pays. Alors le tombeau d'Abbatucci fut renversé.

« Aujourd'hui les soldats étrangers se sont éloignés de nos fron-
tières, la France renaît à l'indépendance et à l'honneur, la liberté
va s'établissant sur des bases inébranlables ; chaque jour est meil-
leur que celui qui l'a précédé. C'est le moment de recueillir une cen-
dre héroïque et de consacrer la mémoire d'un général qui fut hom-
me de génie, soldat intrépide et bon citoyen ». — Général M. S. Foy.

Le général Rapp étant mort en 1821, fut remplacé à la pré-
sidence du Comité du monument, par le Lieutenant-Général,
Comte Guilleminet.

Le nouveau monument fut élevé sur la route d'Huningue
à Saint-Louis. C'était un obélisque de huit mètres de hauteur,
en grès rouge, posé sur un socle orné de deux plaques por-
tant les inscriptions suivantes :

FACE : « Au général Abbatucci mort pour la Patrie. »

DERRIÈRE : « A peine âgé de vingt six ans et déjà l'émule des
plus illustres capitaines, il termina sa glorieuse mais trop courte
carrière, en défendant la tête de pont d'Huningue. Ce monument,
élevé en 1802, par le général Moreau, au nom de l'Armée de Rhin et
Moselle, avait été détruit en 1815 ; la reconnaissance publique l'a
rétabli en 1823 ».

Une grille avec des fers de lances, séparés aux quatre
coins par des faisceaux de licteurs, l'entourait. En 1856
on ajouta deux bas-reliefs exécutés par Grais, représentant
l'un la mort du général, l'autre le passage du Lech (1796).

En août 1907, sur la demande de la municipalité d'Hunin-
gue, le monument fut transféré sur la place « Kaiser Wilhelm »,
située au centre de la ville ; le transfert a été rendu néces-
saire par l'effritement des pierres, causé par les émanations
d'une fabrique de produits chimiques située à côté.

Les honneurs militaires furent rendus par les troupes al-
lemandes, en présence des délégations d'officiers des régi-
ments en garnison en Alsace.

Le monument était entouré de fleurs constamment renou-
velées et formant parterre ; et chaque année, au jour anniver-
saire de la mort du général, une couronne était déposée par
les Alsaciens, au pied de la pyramide. Cette pieuse tradition
s'est continuée depuis le retour de l'Alsace à la France et la
place « Kaiser Wilhelm » se nomme aujourd'hui « Place Abba-
tucci ».

Il faut avouer qu'il est particulièrement pénible pour un
français et surtout pour un Corse, d'établir un parallèle en-
tre la façon dont les Alsaciens entouraient la mémoire du gé-
néral Abbatucci, même lorsqu'ils étaient sous la domination

allemande, et le délabrement dans lequel la municipalité d'Ajaccio laisse la statue du général *républicain*, érigée par souscription nationale et confiée à ses soins.

De nombreux touristes français et étrangers en ont été frappés et ont ajouté des commentaires peu flatteurs pour les représentants de la ville d'Ajaccio.

La statue était autrefois entourée de chaînes reliées à des canons renversés ; les chaînes qui faisaient partie du monument conçu par l'auteur et qui le protégeaient, ont complètement disparu.



Cliché Tomasi.

La statue du général Abbattucci à Ajaccio.

Aujourd'hui, les jours de marché, des chevaux de paysans attachés aux canons, mangent leur foin sur les marches du piédestal, transformées en ratelier, comme on peut le voir sur la photographie reproduite ci-contre ; et les gamins de la ville en jouant, ont brisé à coups de pierres un des bas-reliefs. Il faudrait mettre une grille qui au moins protégerait le monument contre ce vandalisme.

Malheureusement, il y a longtemps que cette situation existe et en 1890, la Presse insulaire s'était émue et avait élevé une véhémence protestation ; il n'en fut tenu aucun compte et, depuis, les dégradations continuent de plus belle.

Cette année, *La Jeune Corse* et *l'Eveil* publièrent respectivement des articles demandant qu'un remède fut porté à cet état de choses ; mais jusqu'ici rien n'a encore été fait. En tout état de cause, on ne peut que regretter de voir la municipalité de la ville d'Ajaccio opposer la force d'inertie en faisant la sourde oreille à toutes les réclamations venant d'un peu partout.

Et pourtant le souvenir d'un général corse qui a donné sa vie à la République et à la France, méritait mieux des Corses ses compatriotes.

Jean de QUENZA

IMPRESSIONS DE CORSE

Le souvenir de J.-H. Fabre en Corse.

L'occasion précieuse m'a été donnée récemment d'évoquer la figure de J.-H. Fabre, dans cette ville d'Ajaccio, où il fut trois ans professeur....

Ce jeune professeur, qui de ses vingt-neuf à ses trente-deux ans enseignait au collège Fesch la physique et la chimie, son image vit-elle encore dans les yeux de quelque vieillard qui aurait été son élève ? Je l'ignore et j'en doute, car Fabre ayant habité Ajaccio de 1850 à 1853, un tel vieillard aurait au moins 86 ans... Naguère sous les platanes de Sérignan comme on inaugurerait la statue de Fabre, je vis un homme à barbe blanche qui me dit : « Fabre a été mon professeur au lycée d'Avignon, et quel professeur ! » Dans ses yeux enthousiastes passait encore la figure radieuse de l'animateur de sa jeunesse ; mais Fabre professa au lycée d'Avignon de 1853 à 1870 et trouver des hommes qui furent là ses anciens élèves, c'est chose relativement aisée, bien qu'elle devienne hélas ! de plus en plus rare... Pour Ajaccio, je crois que décidément il y faut renoncer, à moins de mettre la main sur un nonagénaire dont les souvenirs seraient encore précis. En vain, durant mes séjours en Corse, ai-je interrogé les uns et les autres : nul souvenir de ce passage d'un grand homme... Pourtant un soir de juillet, comme j'admirais parmi les Calanques de Piana le coucher du soleil sur le golfe de Porto, je vis trois personnages bizarres qui parlaient une langue étrangère : « Bonsoir !... » me dirent-ils, et tout de suite éclairé : « Good evening ! » leur répondis-je. Nous liâmes conversation ; c'étaient des naturalistes anglais qui venaient étudier en Corse les insectes de Fabre. Dans leurs propos un peu rugueux, j'ai vu flotter l'image de notre cher grand homme, qui d'Angleterre, où l'avait apportée la gloire, revenait en Corse, où s'était préparée cette gloire.

Alors je me suis dit : « Tout de même, puisque les Anglais sont aussi bien renseignés, il faudrait aussi que tout le monde sût un peu mieux que Fabre fut professeur au collège Fesch », et comme des amis voulaient bien me demander une conférence, je leur proposais de parler du grand entomologiste, que les fêtes de son centenaire venaient de remettre en pleine actualité. Oh ! certes, je n'ai point appris aux lettrés d'Ajaccio ce qu'ils savaient déjà, d'après cette *vie* de Fabre que le Dr Legros a écrite en toute compétence et sympathie et d'après certains articles du *Petit Marseillais*, mais j'ai de mon mieux essayé d'appuyer cette proposition déjà lancée d'apposer sur le mur du collège Fesch, une plaque commémorative. Il y a lieu d'espérer désormais que cette simple cérémonie aura lieu dans le courant de l'hiver.

Qu'on y songe bien en effet : depuis Napoléon, Ajaccio n'a point vu mûrir à son grand soleil d'intelligence aussi puissante, de raison aussi lucide. Bien plus, les années d'Ajaccio ont été décisives pour la formation de Fabre. Il arrivait du collège de Carpentras, où il enseignait aux enfants les éléments du calcul et de la grammaire ; bachelier ès-sciences il laissait les études primaires pour l'enseignement secondaire ; en enseignant la physique et la chimie il agrandissait chaque jour ses connaissances, une ivresse scientifique s'emparait de lui et il écrivait alors le magnifique poème du *Nombre*, publié par le Dr Legros, où la pensée de Pascal s'allie à la forme de Victor Hugo.

On sent à travers les pages la griserie des nuits splendides où la Corse étale tout l'infini du ciel étoilé. La nature corse donne à Fabre le sentiment du vertige devant la sublimité de la création ; la vision des époques primitives où la terre était encore proche de ses origines tourmentées. Dans ses lettres intimes dont le Dr Legros a publié quelques fragments, il a décrit « les crêtes granitiques, rongées par l'âpreté du climat, dentelées, bouleversées par la foudre, ébranlées par l'action lente, mais sûre des neiges, et ces gouffres à donner le vertige, dans lesquels hurlent les quatre vents du ciel, ces plans inclinés gigantesques où s'entassent des matelas de neige de dix, vingt, trente mètres d'épaisseur et sur lesquels serpentent des ruisselets glacés qui vont remplir goutte à goutte des cratères béants pour former des lacs, noirs comme l'encre vue dans l'ombre et bleus comme le ciel vu dans la lumière... »

Il parle, enthousiasmé, des « belles horreurs » du pays de Corse, il médite une conchyliologie de la Corse, c'est-à-dire, une histoire colossale de tous les mollusques qui vivent sur son sol et dans ses eaux et il s'en va le long des plages et des ruisseaux ramassant toutes les coquilles qu'il peut rencontrer.

C'est encore en Corse qu'il fait la connaissance du célèbre botaniste d'Avignon Espérit Réquien, venu dans l'île pour y recueillir des plantes rares, et du naturaliste de Toulouse Moquin-Tandon, avec lequel il herborisera sur les pentes du Mont-Renoso, « jusque dans les nuages, dit-il, le manteau sur le dos et transi de froid. »

C'est donc de ce séjour d'Ajaccio qu'il faut faire dater dans la vie de Fabre l'éveil définitif de sa vocation de poète et de naturaliste. Il s'y serait attardé sans doute longtemps, si le paludisme, encore fréquent à cette époque, ne l'en avait chassé. En proie à la fièvre il demande et il obtient son retour sur le continent, et c'est alors qu'il est nommé professeur au lycée d'Avignon.

Ainsi le souvenir de Fabre comme celui de Napoléon est un trait d'union très net entre la Corse et la Provence ; tous les deux se sont préparés en silence dans leurs méditations corses au rôle qu'ils ont joué dans le monde et qui a eu pour cadre primitif la Provence ; génie de l'action et génie de l'observation, poètes tous les deux, ils n'auraient pas été complètement eux-mêmes, si la Corse n'avait ajouté à leur esprit ce quelque chose de rayonnant et de volontaire, par quoi elle s'affirma dans le monde.

Tout cela doit-être rappelé, et non pas seulement par le bruit éphémère d'une conférence, mais dans le marbre durable. Ce sera désormais un encouragement pour les professeurs du Collège Fesch que la présence spirituelle de cet ancien collègue, dont le souvenir doit être un orgueil pour eux, pour leurs élèves, pour la ville d'Ajaccio, pour l'île de Corse toute entière. Que sa forte race ait porté un Napoléon Bonaparte et selon son exemple tant d'héroïques soldats et de grands capitaines, certes, l'île en est justement fière, mais qu'elle ait aussi mûri les méditations d'un génie tel que celui de J. H. Fabre, ce n'est pas non plus une gloire négligeable.

Pour moi je serai satisfait si j'avais pu, dans mon humble mesure, contribuer à faire orner de ce beau souvenir, rendu visible, un pays pour lequel j'espère pouvoir dire un jour plus longuement mon admirative ferveur. Emile RIPERT.

Toutes les publications ont parlé de J. H. C. Fabre à l'occasion de son centenaire, tous les journaux corses ont rappelé son séjour dans l'île, et le succès de la remarquable conférence, récemment faite à Ajaccio par l'auteur de l'article qui précède, a montré l'intérêt qui s'attache à ces souvenirs. Aussi croyons nous opportun de reproduire quelques lignes d'une chronique publiée par Lucien Fabre dans la Revue Universelle et qui renferme des détails fort peu connus de l'existence du génial entomologiste. — A. C.

Jean-Henri-Casimir Fabre naquit, le 21 décembre 1823, dans un des coins les plus déshérités de la terre. Ce village de Saint-Léons accroché au flanc pierreux du Causse, est encore un lieu misérable. Mais qu'était-il il y a cent ans ? Fabre nous l'a dit : quelques masures réunies opposant leur pauvre groupe aux vents de la montagne ; les bruits du siècle ne leur parvenaient point. Durant toute la semaine, le travail attachait la population à la glèbe.

Le dimanche, l'office la distrayait d'elle-même. Parmi les enfants vêtus de robes de bure, un gamin crotté, tenant par la main le grand-père Pierre-Jean Fabre, écoutait les anciens.

Comme il les admirait ! « Ce grand-père à petit tricorne, à culotte courte bouclée aux genoux, aux sabots retentissants bourrés de paille », comme il l'a passionnément aimé ! C'est que c'était aussi un paysan, et qu'auprès de lui il a commencé à comprendre et à

aimer la nature, à y sentir profondément le miracle de la création atente et continue, la Providence.

L'enfance, toute misérable qu'elle pût être dans cette maison rustique ne fut pas malheureuse. Le petit jouait dans la basse-cour « matelassée d'une perpétuelle bouse de vaches et coupée de flaques où miroitait le purin couleur café ». . . C'est là qu'il a fait, nous dit-il, ses premières découvertes. A six ans, l'expérience lui révèle que la sauterelle chante, que la pomme de terre produit un fruit rouge, que « la gloire solaire » cause une jouissance aux organes de la vue et non à ceux du goût ! . . . Le père, rêveur, part pour Montpellier, dissipe ses quatre sous. Le fils errant, embarrassé pour les siens, court les routes : vendangeur, manœuvre, marchand d'oranges, valet d'étable, il va ; il observe la faune minuscule des champs, il lit et étudie au hasard dans les livres acquis sur le prix du travail de ses mains. Il arrive en Avignon, ce rustique ; il ose concourir pour une bourse à l'Ecole normale ; il y entre ; et le voilà, en 1842, instituteur à Carpentras.

Il y travaille passionnément. Baccalauréat, licence, doctorat brillamment passés au cours de pérégrinations de collège à collège, sans maître et sans conseils...

C'est d'Avignon que datent les premiers coups de cloche de cette réputation. Le prix Thore suit le prix Montyon, la Légion d'honneur suit le prix Thore. Craignons qu'il ne s'enlise dans les travaux et les honneurs officiels. Mais non. Regardez-le. Il est toujours le même. Et c'est ce qui l'a conduit à son œuvre sublime...

Dix ans de cette existence. Et, enfin, en 1880, il acquiert la bi-coque et l'*harmas* de Sérignan. Il avait près de soixante ans. Ses livres le faisaient vivre, lui et sa famille nombreuse, car il s'était marié pendant son séjour à Carpentras et des enfants lui étaient venus. Il avait, Dieu merci, délaissé les travaux d'anatomie et de physiologie qui avaient fondé sa réputation universitaire. Il se penchait à présent sur la créature vivante. Quand il put se rendre compte de l'immense et miraculeux domaine qui s'ouvrait à lui, ce fut une illumination ; il remercia la Providence de l'avoir fait vivre assez pour voir ce paradis entr'ouvert...

Ce qu'est cette œuvre, d'abord méconnue, puis contestée, puis jalousée, et enfin à peu près universellement admirée, tout le monde le sait aujourd'hui. La découverte et la description de mœurs prodigieuses, l'expérimentation, suivant des méthodes toutes nouvelles, sur l'insecte vivant, l'anéantissement de l'essentiel du transformisme, la révélation de la nature véritable de l'instinct, voilà quelques-uns de ses titres de gloire. Ils assurent à sa mémoire la pérennité...

Indifférent aux honneurs et à la réputation, étranger à tout ce qui n'était point les spéculations de l'intelligence, tout entier dévoué à ses devoirs d'homme et de savant, il nous offre le visage d'un des plus grands parmi les grands. Il ne fut pas de la Faculté ; il ne fut pas de l'Académie des Sciences ; il n'est pas du Panthéon... Mais la vénération des hommes qui chérissent l'intelligence veille sur son tombeau et ne lui manquera jamais.

LUCIEN FABRE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES

La carrière romaine de San Baïnzo

Lorsque le gouvernement français chargea l'ingénieur des mines Emile Gueymard d'une mission géologique en Corse, en 1820, une instruction spéciale lui recommanda l'examen d'une colonne romaine signalée dans les îles Lavezzi.

Ces îles granitiques, fragments de terre corse bizarrement déchiquetées et formant d'innombrables écueils, s'étendaient à l'Est-Sud-Est du Cap Pertusato, dans les eaux si souvent agitées des Bouches de Bonifacio.

Elles étaient presque inconnues avant d'acquérir, en 1856, une triste célébrité par l'épouvantable naufrage de la *Sémillante*. Les principales sont celle de *Cavallo* et celle de *Lavezzi* sur laquelle s'élève aujourd'hui un superbe phare. Entre elles surgit l'îlot de San Baïnzo, énorme bloc de granit dont on aperçoit de très loin, les deux hauts sommets arrondis.

« C'est ici, écrit Gueymard, que l'on trouve la colonne ébauchée, par les Romains ; elle a 8 m. 78 de longueur, 1 m. 24 de diamètre inférieur et 1 m. de diamètre supérieur.

Cette colonne est à 9 m. du lieu qu'elle occupait dans la carrière. Près de là, on voit une espèce de meule de moulin, un cylindre raccourci à bases planes, très bien ébauché, son diamètre est de 2 m. 75 et sa hauteur 0 m. 45.

Près de ce même lieu on trouve encore : 1° une autre colonne ébauchée, un peu informe, longueur 4 m. 60, diamètre inférieur 0 m. 70, diamètre supérieur 0 m. 50 — des portions de fûts de 0 m. 66 à 1 m. de longueur, sur 0,70 de diamètre, régulièrement ébauchées.

Partout, on voit des traces d'une ancienne exploitation, des fragments et de longues masses cylindriques auxquelles il manquerait quelque chose en longueur ou épaisseur pour faire des colonnes.

Ce premier chantier a été exploité sur 32 m. de long ; la largeur faisait la longueur des colonnes. On en voit un deuxième qui n'est séparé du premier que par un massif ou pilier qui restait à exploiter. Il est moins grand que le premier et se trouve vis-à-vis de l'endroit où l'on embarquait ce qui devait résister à tant de siècles. On remarque, dans ce deuxième chantier, un bout de fût de colonne de 1 m. 03 et un chapiteau ébauché.

L'exploitation avait lieu, dans ces temps reculés, comme on la ferait aujourd'hui : Après avoir pratiqué et façonné la première entaille, on faisait une coupure longitudinale dans le rocher de 0 m. 01 de large, puis on y introduisait des coins de bois sec que l'on imbibait d'eau. Les masses détachées n'avaient plus besoin que d'être arrondies pour faire des fûts. Il existe encore 3 de ces coupures, deux dans le premier chantier et la troisième dans le second.

On distingue aussi parfaitement bien la route que l'on faisait suivre à une colonne avant de l'embarquer ; elle est au nord de la carrière. Une pierre verticale servait à amarrer les bâtiments et on voit, de la façon la plus distincte, la partie rongée par le câble sur le côté opposé à la mer.

Du lieu d'embarcation à la carrière, il n'y avait qu'une distance de 60 à 100 pas. Les parties creuses avaient été comblées par des débris pour n'avoir qu'une pente légère et uniforme pour le transport.

En un mot ces ateliers sont dans un état de conservation parfaite et, comme les rainures pour l'abatage sont bien nettes, il semble que ces chantiers sont encore habités par des Romains que l'on vient surprendre avant l'heure de leur travail ; on ne peut se défendre de cette douce illusion. » (1)

Cette description, d'une précision parfaite, fixe exactement l'état dans lequel était, en 1820, cette sorte de Musée de l'architecture romaine.

Dix ans plus tard, l'îlot de San Baïnzò reçut également la visite du géologue Jean Raynaud. Il en parla ainsi qu'il suit dans ses *Mémoires sur la constitution géologique de la Corse* (p. 20) que la Société géologique publia, en 1833, avec le premier volume de ses Bulletins :

« Quant aux altérations qui ont pu se produire durant les temps historiques, il est vrai de dire que depuis cette époque le littoral de la Corse ne paraît avoir subi aucune variation. On rencontre sur la côte deux points de repère qui en donnent une assurance assez positive. D'abord l'étang de Diane, qui formait le port de la ville antique d'Aleria, a conservé une profondeur qui le rendrait encore fort commode aujourd'hui pour les bâtiments de petite dimension si, par suite de son abandon, l'entrée n'en était pas complètement ensablée. Ensuite dans l'île de Cavallo (2) dans le détroit de Bonifacio, on peut observer une curieuse carrière que les Romains faisaient exploiter par leurs esclaves et qui n'a pas subi le moindre dérangement. Les colonnes ébauchées reposent en équilibre sur leurs appuis et l'on voit encore, au bord du mouillage où les navires venaient charger les colonnes, la borne tout usée à laquelle on attachait les amarres. »

Après une nouvelle période d'une quinzaine d'années, la carrière romaine de San Baïnzò fut à nouveau visitée par le voyageur Valéry, qui la mentionne dans le premier volume du récit de son voyage. (3)

(1) Gueymard, *Notice sur la géologie et la minéralogie de la Corse*, (Annales des mines. V. IX, 1824). Ce mémoire a été réimprimé par la Société des Sciences de Bastia, dans son bulletin, en 1883, sous le titre : *Voyage géologique et minéralogique en Corse, 1820-1821* ; et forme les fascicules 31 et 32, aujourd'hui épuisés.

(2) L'auteur ne nomme pas San Baïnzò parce qu'il considère cet îlot comme étant une dépendance de l'île Cavallo.

(3) Valéry, *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne* 2 vol. in-8°, Paris, 1837. Tome 1^{er}, pages 255 à 257. Excellent ouvrage toujours consulté et devenu rare.

« Quelques tas de pierres au milieu de la mer, dit-il, décorés du nom d'îles San Baïnzo, Cavallo et Lavezzi, propriété d'un homme plein d'obligeance, de lumière, M. Pietri, ancien et excellent préfet du Golo, qui voulut bien m'y conduire, m'offrirent un des spectacles les plus curieux, les plus intéressants que j'eusse encore examinés. »

La description dont il fait suivre ces lignes est la reproduction, à peu près textuelle, de celle de Gueymard, les dimensions des colonnes sont exactement les mêmes, ce qui prouve qu'en 1835 aucune modification n'était intervenue dans l'existence de ces témoins de l'antique exploitation de la carrière ; et il ajoute :

« On a proposé de transporter ces colonnes et de les consacrer à quelque édifice. Il semble qu'il vaut bien mieux les laisser à leur place, car elles forment là un véritable et rare monument. Ces colonnes tirent de leur abandon au milieu de ce désert, entouré et battu par les flots, une sorte de singularité, d'originalité qu'elles n'auraient point si elles provenaient du temple, du palais, de la basilique qu'elles étaient destinées à décorer. »

Tout fait supposer que, longtemps encore, les vestiges romains fidèlement décrits par les trois explorateurs restèrent en cet état ; mais après la guerre de 1870-71 une déplorable intervention anéantit la plus grande partie de ces souvenirs historiques.

Depuis le naufrage de la *Sémillante*, qui démontra douloureusement le danger permanent que ces îlots offrent à la navigation, le gouvernement avait résolu d'y établir un phare. La construction en fut décidée à l'extrémité sud de l'île Lavezzi, non loin de l'écueil, élevé de quelques mètres au dessus des flots, sur lequel, dit-on, se brisa le malheureux navire. Commencée en 1872 elle ne fut achevée qu'en 1874. C'est pendant cette période que fut accomplie la dévastation de la carrière romaine de San Baïnzo. L'entrepreneur auquel l'administration confia l'édification du phare et de ses dépendances aurait pu facilement trouver les matériaux nécessaires dans les énormes blocs de granit qui entourent son emplacement. Mais il eut fallu les extraire de la masse et il lui parut beaucoup plus simple de les prendre là où l'extraction était déjà faite.

Il voyait à sa portée, à quelques centaines de mètres, des blocs dégrossis, de toutes formes et de toutes dimensions, dans lesquelles il n'avait qu'à choisir et à tailler. Sans se préoccuper ni de la valeur de ce souvenir archéologique, ni surtout de ce fait qu'ils avaient un propriétaire, il reprit sans hésitation, à 2.000 ans d'intervalle, l'exploitation de la carrière antique au point même où les ouvriers romains l'avaient abandonnée. Chapiteaux, fûts, colonnes se transformèrent en bâtiments du phare et bientôt du chantier, souvenir émouvant

de la grandeur romaine, il ne resta plus que la description que nous venons de publier.

Nous avons pu, il n'y a pas longtemps, grâce à l'obligeance des aimables Bonifaciens qui nous y conduisirent, parcourir ces extrêmes parcelles du sol de la Corse. Si nous avons admiré la beauté du phare qui désormais sert de guide aux navires franchissant les bouches de Bonifacio, si nous avons visité, avec un pieux respect, les cimetières soigneusement entretenus par les Ponts et Chaussées, où reposent dans un calme absolu, chacun sous sa pierre tombale, les infortunés soldats que transportait la *Sémillante*, nous avons également constaté avec regret la disparition des vestiges romains si minutieusement décrits par Guymard et Valéry. Seule reste une colonne ébauchée dont la masse est assez imposante, mais dont l'extrémité supérieure est fendue, ce qui est sans doute la raison pour laquelle elle a été épargnée. Quelques autres débris rappellent vaguement des formes de meules ou de chapiteaux, mais la disposition des lieux évoque toujours les souvenirs de l'exploitation antique.

Quand le propriétaire de l'îlot s'aperçut de ces déprédations, il intenta un procès aux Ponts et Chaussées qui en rejetèrent la responsabilité sur l'entrepreneur. Des experts furent nommés et le jugement rendu à Bastia condamna l'entrepreneur indélicat à une indemnité de beaucoup inférieure à celle qui était réclamée et à la valeur historique des souvenirs archéologiques disparus.

Ce qui frappe le visiteur de l'îlot de San Baïzzo, c'est la beauté et l'homogénéité du granit dont il est formé, très visibles dans les entailles de la roche et les blocs détachés. Nous en avons rapporté un échantillon que nous avons envoyé à l'auteur de la *Géologie de la Corse*, le regretté Désiré Hollande qui préparait à ce sujet un article pour la *Revue* et nous répondit :

« L'élément noir du granit de l'échantillon est bien, comme vous le pensiez, du mica formant avec le feldspath et le quartz une roche assez jolie mais que l'on trouve en grande masse à Sartène, à l'ouest de Porto-Vecchio, à Arca, sur l'emplacement projeté pour la ligne de Ghisonaccia à Bonifacio, etc.

On compte autour de la Corse 43 îlots. En parlant de San Baïzzo, il serait curieux de rappeler une telle disposition en citant surtout les Cerbicales ».

Moins d'un mois après la réception de cette lettre, dont nous ne publions qu'un court extrait, l'éminent géologue de la Corse n'existait plus !..

Poursuivant néanmoins notre enquête, nous avons alors porté un autre échantillon au laboratoire de minéralogie du

Muséum d'histoire naturelle de Paris pour en obtenir l'analyse. Nous avons eu la surprise et la bonne fortune de rencontrer, dans ce service, un aimable abonné de la *Revue* (où n'en a-t-elle pas ?) qui a bien voulu nous établir une description minéralogique intégrale — la première qui ait été faite — de cette belle roche corse. Nous la reproduisons textuellement malgré l'aridité des termes scientifiques employés avec une savante précision qui dénote l'étendue de la science géologique de son auteur :

C'est un *granite à amphibole*. On y voit au microscope des *plagioclases* souvent zonés, voisins de l'*oligoclase*, souvent altérés, soit en *sericite*, soit en *épidote*, soit en une *chlorite* peu biréfringente du groupe de la *pennine*. Les plages d'*orthose* sont peu abondantes ; le *microcline* y est rare. Le *mica biotite* de ce granite renferme des inclusions très nettes d'*opatite* et de *zircon* ; de l'*albanite* en grains biréfringents se trouve souvent dans son voisinage. L'amphibole se trouve en nids de petits cristaux polychroïdes en vert et en brun. C'est probablement de la *hornblende*. Le *quartz* en grandes plages moule les autres éléments. Ce granite est tout à fait comparable à celui des autres îles Lavezzi.

Malgré l'acte de vandalisme qui a dépouillé en grande partie l'îlot de San Baïnzo de son impressionnante parure archéologique, la visite des îles Lavezzi est une excursion très intéressante. La vue du cap Pertusato, que surmonte la petite chapelle abritant une statue de Saint Antoine trouvée dans la mer, celle des deux cimetières, où dorment les infortunées victimes du naufrage de *La Sémillante* avec, dans l'un d'eux, la chapelle sur laquelle une grande plaque de marbre rappelle les circonstances de cette épouvantable catastrophe et, dans l'autre, le monument, visible de très loin en mer, où sont encastrées des épaves du navire tristement célèbre, la visite du phare confortablement établi, où l'on est surpris de rencontrer un joli meuble Louis XV, l'aspect de la haute tour, striée de blanc et de noir, se dressant, majestueuse et solitaire, vers le milieu du détroit, (au sommet de laquelle, dans la lanterne d'un phare, brûle nuit et jour une lampe au pétrole, entretenue par les Ponts et Chaussées et dont l'alimentation, en cas d'impossibilité causée par l'état de la mer, peut n'être faite que tous les mois), le panorama des côtes de la Sardaigne voisine, où s'égrènent les blanches maisons de Longo Sardo avec, au loin, la masse imposante du phare italien de la Maddalena, tout cela constitue un remarquable ensemble de buts touristiques, pittoresques et instructifs, pour une ravissante excursion maritime dans l'extrême sud de la Corse.

Aug. CLAVEL

LA CORSE MODERNE

LES ÉPIDÉMIES INSULAIRES

La défense contre les moustiques.

L'éternelle question du paludisme en Corse est une de celles auxquelles on s'accorde à reconnaître une exceptionnelle gravité. Les lettres émouvantes que les savants docteurs Edmond et Etienne Sergent et Parrot ont publiées à ce sujet, l'année dernière, dans la Revue (1) avaient un tel intérêt qu'elles ont été reproduites, en entier ou en partie, par diverses publications.

Plusieurs conseils municipaux se sont occupés du redoutable fléau qui décime la population corse ; les journaux du pays en ont récemment parlé et La Jeune Corse, d'Ajaccio, citait comme un moyen de protection efficace l'emploi de l'aspirateur imaginé par un forgeron serbe.

Nous avons envoyé ces articles à l'éminent directeur de l'Institut Pasteur d'Algérie, qui a bien voulu répondre à notre désir en nous adressant la très intéressante consultation que nous sommes heureux de présenter aux lecteurs de la Revue de la Corse, en souhaitant qu'ils la communiquent au plus grand nombre possible d'intéressés. —
A. C.

Monsieur le Directeur,

J'ai bien reçu les articles de journaux que vous avez bien voulu m'envoyer et qui traitent de différents procédés propres à détruire ou à chasser les moustiques.

Ces articles témoignent de l'intérêt croissant que le public porte à la lutte contre les moustiques et font espérer prochain le jour où l'opinion générale considérera ces insectes malfaisants comme ils doivent être considérés, c'est-à-dire comme des ennemis évitables. Alors, de même qu'on inflige aux individus qui se laissent envahir par la vermine le qualificatif injurieux de pouilleux, de même on désignera du terme méprisant de « moustiqueux » — si j'ose risquer ce néologisme — les personnes qui s'abandonnent sans défense aux piqûres des moustiques. Et ce sera justice !

Mais encore est-il prudent de ne pas se fier aveuglément à tous les procédés de protection préconisés, et de ne faire crédit qu'aux méthodes dûment éprouvées. Il serait facile d'écrire sur ce sujet un long chapitre, qu'on pourrait intituler :

Les fausses sécurités.

Les journaux signalent comme une découverte importante l'idée d'un forgeron serbe de combiner les projecteurs de lumière et les appareils d'aspiration, pour réaliser un appareil destructeur des moustiques. Et on célèbre les heureux résultats qu'aura cette méthode pour la lutte contre le paludisme. Malheureusement, jamais la lumière n'attire les moustiques les plus dangereux, les Anophèles, propagateurs du paludisme. Aux pièges lumineux sont seulement pris des papillons nocturnes, des tipulides, des chironomides, des mantes, des coléoptères, des hémiptères, bien inoffensifs pour l'homme, rarement des Culex, ou moustiques communs. La méthode du forgeron serbe ne peut donc avoir aucune valeur pratique.

(1) *Revue de la Corse*, III^e Année, 1923, Nos 21, 22, 23, et 24.

On nous vante les fumigations de fleurs et de bourgeons de chrysanthèmes. Sans aller jusqu'au Japon nous trouvons dans une autre composée, le pyrèthre, un producteur bien connu d'exhalaisons toxiques pour les insectes. La poudre de pyrèthre entre dans la composition des cônes de « fidibus » dont la combustion donne une fumée excellente pour chasser les moustiques d'une chambre. Mais, et j'attire l'attention sur ce point, dissipée la fumée, reviennent les moustiques. La fumée de pyrèthre ou du chrysanthème n'a pas de vertu magique ; elle agit sur le moustique aérien tant qu'elle est elle-même répandue dans l'air. Ces fumigations sont un perfectionnement d'un procédé très ancien, qui consiste à enfumer le soir les huttes pour en chasser les moustiques. C'est ce que font encore les indigènes de l'Afrique du Nord dans leurs gourbis ; c'est ce que j'ai vu faire aux paysans de la Loire inférieure, qui appellent cette fumigation la « hibronnée » (de hibron, moustique). Dans la cabane enfumée, à la nuit tombante, le sommeil peut venir. Mais lorsque la fumée s'est dissipée, l'Anophèle furtif peut à l'aise, au cours des longues heures de nuit, venir faire son repas de sang. Il faut savoir que la piqure de ces minuscules vampires est souvent presque indolore, au contraire de la piqure des *Culex*. Nous avons entendu souvent des personnes piquées sous nos yeux par des Anophèles pendant leur sommeil nous affirmer qu'elles n'avaient rien ressenti. La fumée de « fidibus », de chrysanthèmes, ou de simples broussailles permet au paysan fatigué de s'endormir, mais elle ne protège pas longtemps son sommeil.

On a expérimenté aussi bien des substances odorantes, mêlées ou non à la vaseline ou à d'autres corps gras. Aucune n'a été capable de repousser d'une façon durable l'approche du moustique, aux doses supportables par l'organisme humain.

N'a-t-on pas été jusqu'à croire que le fort parfum qu'exhalent les mangeurs d'ail cru éloignait les moustiques ?

En résumé, il existe déjà bien des procédés sûrs de destruction des moustiques et l'on en trouvera certainement de meilleurs. Mais on ne doit donner sa confiance qu'à ceux dont une expérimentation rigoureuse aura démontré l'efficacité. Avant tout, la recherche de ces procédés de destruction des moustiques doit se fonder sur la connaissance parfaite de la biologie de l'Anophèle, c'est-à-dire de toutes les circonstances de sa vie, de ses goûts, de ses répugnances, de tous ses instincts.

Pour le moment je me fierai au vieil et simple appareil qui a fait ses preuves : le moustiquaire. Tant que vous êtes abrité sous un moustiquaire sans accrocs, vous êtes absolument préservé des piqures de moustiques, et cela sans inconvénients d'aucune sorte, car la sécurité — on peut dire de tout repos — qu'elle procure n'exige même pas que l'on formule le souhait coûteux du vieux Phèdre :

*Sed te, contemti generis animale improbum,
Quae delectaris bibere humanum sanguinem,
Optem necare vel maiore incommodo. (1)*

Docteur Edmond SERGENT.

(1). - Mais toi, bestiole d'une race méprisée, méchant animal, qui prends plaisir à sucer le sang humain, je voudrais te tuer, même au prix d'un plus grand mal. — Phèdre, 96, Coll. Guillaume Budé.

NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES

L'Ile exaltée

par Pierre GUITET-VAUQUELIN (1)

J'ai eu l'occasion de dire ailleurs tout le bien que je pense de *L'Ile exaltée* (2). Mais il m'est extrêmement agréable de le redire dans cette revue, qui constitue, entre l'Ile de Beauté et ses enfants répandus sur le continent ou à travers le vaste monde, un lien de solidarité intellectuelle et morale.

L'Ile exaltée est un très beau livre, un des meilleurs — je l'écris sans flatterie — que nous ait apportés la présente année. Je ne sais si le public qui se laisse trop souvent imposer ses admirations, y a été aussi sensible qu'il l'aurait dû.

Pour ma part, j'en goûte d'abord l'inspiration, qui est généreuse. N'allez pas là-dessus vous imaginer que l'auteur s'y guide sur de grands sentiments. Nous savons par ce qu'on a appelé, bien improprement du reste, la littérature de guerre combien en vaut l'aune. *L'Ile exaltée* est, plus encore qu'un livre de guerre, un livre d'après-guerre. Un des rares, qui aient rendu ce son authentique. Dans l'ardeur de la lutte, combattants et gens de l'arrière ont, à qui mieux mieux, décrit, raconté ou philosophé. Mais, la tourmente passée, parmi ceux qui venaient de déposer la bourguignotte et regagnaient, las ou mutilés, leur foyer, on pouvait s'attendre, on devait s'attendre à ce que des voix s'élèveraient, autorisées, et feraient entendre les paroles sincères, suggérées par d'aussi graves conjonctures.

Je sais, il y a eu le *Réveil des Morts* de Dorgelès, qui fut, dans la paix recouvrée, ce qu'avait été, dans la guerre déchainée, ses *Croix de bois*. Il y a eu, du même auteur, *Saint-Magloire*. Mais il y a surtout, de Guitet-Vauquelin, *L'Ile exaltée*, qui traduit, avec une émouvante générosité, les aspirations de la génération du feu. A Paul Guitet-Vauquelin, lieutenant d'Infanterie de la Guerre, son frère soldat. Pathétique dédicace dans sa sobriété. Nous qui connaissons que l'auteur de *L'Ile exaltée* est un grand blessé, nous lui savons gré de s'être constitué le porte-parole de tous ceux qui, par lassitude ou dégoût de ce que la politique est venue mêler, pour le corrompre, à l'idéal des années tragiques, se sont farouchement enfermés dans un silence inquiétant. Guitet-Vauquelin a été leur voix. On a écrit, à ce sujet, le mot, toujours redouté dans les démocraties, d'impérialisme. Rien n'est plus exact. Une volonté anime, ce livre d'un bout à l'autre, j'écris une volonté, ardente, imprescriptible, et non un vague souhait, un quelconque vœu, comme on en émet tant dans les associations d'anciens combattants. Cette volonté, ce désir éperdu, cette exigence souveraine, — je demande la permission de me citer — « c'est que, de cette tourmente, sortent enfin la paix et la justice. »

Si, parmi ceux qui ont acheté de leurs fatigues ou de leur sang la paix instable où nous nous débattons, quelqu'un a eu le courage de prononcer une parole sincère, c'est évidemment Guitet-Vauquelin dans *L'Ile exaltée*. Celle-ci faisant partie d'une trilogie, *Les genèses passionnées*, il convient

(1) *L'Ile exaltée* (Les genèses passionnées) par Pierre Guitet-Vauquelin, 1 vol. in-18 br. 276 p. 7 fr. 50 c.

(2) La République du Var. 7 avril 1924. Parmi les livres.

du reste d'attendre pour apprécier, à sa juste valeur, le message dont elle est l'expression. Mais, d'ores et déjà, il est permis de s'incliner devant cette haute conception de la vie sociale, au lendemain d'un cataclysme qui l'a ébranlée jusque dans ses fondements.

Mais ce n'est pas seulement l'inspiration qui donne à *l'Île exaltée* un prix singulier, c'est aussi l'art qui l'a réalisée. Rarement on a évoqué avec un tel bonheur la Corse. Dieu sait pourtant si elle tente, avec ses montagnes abruptes, ses plages ensoleillées, son ciel admirable, les écrivains en quête de pittoresque. J'ai, dans ma bibliothèque, une douzaine au moins de romans, où, pour avoir passé quelques mois quand ce n'est pas quelques semaines ou quelques jours en Corse, un auteur, homme ou femme, entreprend d'évoquer l'île et sa beauté mystérieuse. Eh bien ! aucun de ces livres ne me donne l'impression profonde que m'a laissée un séjour de deux ans.

J'excepte, bien entendu, les *Géorgiques* de J. B. Natali, qui est Corse. Et j'excepte, à plus forte raison, *l'Île exaltée*, de Guitet-Vauquelin, lui aussi fils de l'île.

« Dans une hallucination, il revit, tout entière, la côte de l'île : le beau pré rocheux du Cap, et, de part et d'autre, s'évasant vers le sud, pour rejoindre aux bouches de Bonifacio, face à la Sardaigne, la côte plate d'Aléria et la côte occidentale, abrupte, évidée de golfes splendides, — ce périple aux éblouissements renouvelés, qu'il avait si souvent accompli dans son enfance, par tous les temps, sur les grandes barques, que giflait la mer. »

Cette description, à la fois si sobre et si précise, on la sent jaillie d'une expérience répétée, d'un long commerce attendri avec la chère terre natale. Point de procédés ; point de chic ou de chiqué. Mais l'image enregistrée aux jours lointains de l'enfance ou de l'adolescence, jalousement conservée au fond du cœur et épurée de tout ce qui, en la surchargeant, risquerait d'en altérer l'originalité. Cette description est caractéristique de la manière, ici, de Guitet-Vauquelin. Cela est peint par l'intérieur, du dedans, avec une force concentrée, si je puis dire. Ainsi en est-il de Bastia, où se déroule l'intrigue, — non pas la Bastia du touriste, qui passe en courant, mais la Bastia qui cache pudiquement ses gloires au fond de ses vieux palais, avec ses fiertés aristocratiques, son peuple de marin et sa marmaille.

Je ne serais point surpris, pour dire toute ma pensée, que *les genèses passionnées*, où nous introduit *l'Île exaltée*, ne soient une date dans notre littérature contemporaine.

Albert AUTIX, Inspecteur d'académie.

~~~~~

**La Société des Sciences de la Corse** vient de faire paraître le fascicule du 2<sup>me</sup> trimestre de 1924 de son intéressant Bulletin. Il débute par une remarquable et très importante étude des gisements minéraux de la Corse modestement intitulée : *Notes minéralogiques et pétrographiques sur la Corse*, avec nombreuses figures dans le texte et douze planches hors texte en phototypie, par M. J. Orsel. Depuis la *Géologie de la Corse* par le regretté D. Hollande, rien n'avait été fait d'aussi complet et d'aussi sayant. Les minéraux de la Corse y sont décrits, analysés, photographiés et reproduits et leurs emplacements fixés par le dessin, avec une précision méticuleuse et une science impeccable qui ne laissent plus qu'un champ fort restreint aux études géologiques en Corse.

Malheureusement la technologie savante de la langue des géologues, obscure et aride pour les profanes, ne permet qu'à un nombre restreint d'initiés et de spécialistes de profiter de toute la science qu'on entrevoit dans un pareil travail. La seconde partie de ce numéro contient la fin des *Rapports du commissaire Constant sur la Corse pendant la Restauration*. M. Emile Franceschini a fait preuve d'autant de persévérance que d'érudition dans la publication de ce long travail qui forme une page de l'histoire de la Corse en une période particulièrement troublée. Il a eu le mérite de découvrir avec ces rapports une mine de précieux renseignements qui valaient la peine qu'on les tirât des archives pour enrichir la collection des documents historiques de la Corse.

Ce fascicule, d'un grand intérêt, est sans doute le dernier auquel aura collaboré le dévoué secrétaire de la Société des Sciences qui depuis tant d'années a prodigué son activité dans toutes les branches de l'histoire, de la littérature et de l'archéologie de la Corse. La récente nomination de M. Ambrosi à la chaire d'histoire du Lycée Louis-le-Grand est un bel avancement qui montre que ses mérites ont été reconnus. En venant à Paris, il manquera beaucoup à sa petite patrie qui trouvera difficilement à le remplacer et devra certainement faire appel à plusieurs capacités pour remplir les diverses fonctions dont il s'acquittait à lui seul avec distinction. Bastia perd en lui un animateur de toutes les manifestations scientifiques et littéraires, mais les nombreux amis que le nouveau professeur du lycée Louis-le-Grand compte à Paris, et principalement dans la *Revue de la Corse* dont il fut le premier collaborateur, se félicitent de l'occasion qui leur est fournie de développer leurs excellentes relations.



**Ornitomachia, ossia pugna fra Volpajola e Scolca**, poemettu éroi comicu. — L'auteur de *Pasquale de Paoli*, M. Mattei Torre, vient de publier, à l'imprimerie de *A Muvra*, l'œuvre inédite d'un poète Corse depuis longtemps disparu. Cervone Torrenti, qui passa sa jeunesse à Volpajola, son village d'adoption, y composa, vers 1840, ce poème visiblement inspiré de celui de Salvator Viale et fidèlement conservé jusqu'à nos jours dans la prodigieuse mémoire des paysans qui le récitaient en le commentant dans les veillées d'hiver.

Une rivalité s'était élevée entre les villages de Volpajola et de Scolca au sujet d'une procession qui devait se rendre réciproquement d'un village à l'autre. Les Volpajolais ayant mal reçu les Scolcarais, ceux-ci les tournèrent en dérision en suspendant sur leur chemin la dépouille d'une poule.

Les Volpajolais voulurent l'enlever, les Scolcarais s'y opposèrent et alors s'engagea autour du volatile mort une lutte homérique que l'auteur raconte avec une verve satirique qui rappelle la célèbre *Dionomachia*. Les péripéties de ce poème héroï-comique se terminent par l'intervention d'un ange de la Paix qui met fin à la discorde.

Torrenti avait de grandes dispositions poétiques, mais on ne connaît que ses œuvres de jeunesse, car après son départ pour l'armée on n'eut plus de ses nouvelles. On apprit seulement qu'il menait une existence aventureuse en vendant à Nice des chansons de sa composition.

Le poème est en Italien, mais la préface de l'éditeur est en dialecte corse ainsi que le commentaire final dans lequel M. Mattei Torre nous apprend que cette publication n'est pas faite d'après un manuscrit de l'auteur mais d'après une tradition orale conservée dans la mémoire des Vol-



pajolais et il s'excuse des imperfections qui ont pu en résulter. Il n'en est pas moins surprenant qu'un poème comprenant 140 strophes de 6 vers ait pu se conserver dans son intégrité son avoir été écrit. C'est ainsi dit-on que se perpétuèrent à l'origine les poésies d'Homère. Cela n'est pas un cas isolé pour la Corse car plusieurs voyageurs ont rapporté que souvent des bergers illettrés, rencontrés dans la montagne, leur avaient ainsi récité des chants entiers de Dante. Il faut savoir gré à M. Mattei Torre d'avoir préservé de l'oubli en la faisant connaître, cette fantaisie poétique qui n'est pas sans mérite. (La brochure de 48 pages est du prix de 1 fr. 50 c.)

Il est juste de mentionner également le louable effort de M. Mattei Torre qui a résumé, en une plaquette de 32 pages, la biographie du **Pasquale de Paoli**, *Padre di a Patria*, écrite pour la première fois en dialecte Corse. L'auteur de cette brochure in-16, précédée d'un portrait entouré de tous les attributs de la Corse, a voulu vulgariser, avec une foi régionaliste ardente autant que modérée, la vie et les actes un peu trop oubliés du héros insulaire qui parvint à arracher sa patrie à la tyrannie génoise.

## ~~~~~

## Corsica de Pietrasanta

par J. D. PINELLI (1)

Le besoin de se revoir devint bientôt chez l'un comme chez l'autre l'idée dominante qui prima toute espèce de prudence. Carletto amoureux de la belle Maseppa qui servait chez Albert Rinaldi, et frère de lait de Corsica fut le fidèle messenger, l'intermédiaire secret dont ils se servirent au début de leur douloureux calvaire. Mais les lettres, si consolantes qu'elles fussent, n'étaient toujours qu'un palliatif, et la dernière qu'apporta Carletto à Corsica insistait vivement pour qu'elle se trouvât dans la soirée au lieu du rendez-vous indiqué.

Les événements se précipitaient. Le Dr Rinaldi, père d'Albert, était définitivement battu sur le terrain électoral pour la première fois depuis de longues années par un concurrent déloyal Germain Coste soudoyé par le préfet, et neveu d'Andréa de Pietrasanta, père de Corsica. L'origine de tous les maux qui vont se succéder découle de l'ambition de cet homme de 45 ans, et de l'amour passionné qu'il nourrissait pour Corsica depuis son arrivée au pays.

Elu conseiller général du canton, il ne lui restait plus qu'à s'emparer du cœur de Corsica et de sa dot qui en valait bien la peine. 200.000 fr. ne sont pas à dédaigner ! même si, par surcroît, on adore la beauté.

C'est alors qu'il sollicite de son oncle un entretien particulier dans lequel il confesse son amour pour Corsica et son désir d'en faire sa femme. Sa proposition est acceptée, sans même que Corsica ait été consultée. Ce résultat inespéré décida Coste à lui parler. Quelques jours après dans la tiède atmosphère du salon, il s'essaya à balbutier quelques mots d'amour, elle le repoussa avec mépris. Depuis, pour elle c'est l'ennemi. Non content d'avoir semé la division entre son père et le Dr Rinaldi, car elle l'en croit capable, il veut l'épouser, lui !..

Pendant qu'il ronge en silence son désespoir il veut espérer quand même, mais la jalousie le dévore. Ah ! malheur au rival, si rival il y a !... Et dans la nuit faiblement étoilée, dans le jardin qui distille toutes les essences, il serre fiévreusement contre lui son revolver. Et la belle Cor-

---

(1) Voir livraison précédente, n° 28.

sica, cet enfant de vingt ans, chaste et pure comme un lys, mais passionnée comme une fille de Corse, s'en vient au rendez-vous, légère et souriante, belle d'un immense bonheur. Elle attend... Bientôt sur le mur du jardin une ombre se profile : Corsica tend les bras vers l'apparition chérie, et simultanément un éclair jaillit du bosquet voisin... Deux secondes ne s'étaient pas écoulées que l'éclair répondait à l'éclair.

Quelques semaines après, dans le même jardin, deux jeunes filles également belles, dont l'une est « l'image vivante et forte de la beauté plébéienne » c'est Maseppa la fille du boiteux ; elle entretient le linge chez le Dr Rinaldi, et sert aussi chez Corsica. Brune autant que l'autre est blonde, Corsica est la « beauté sereine ; c'est la fleur des monts, la fleur des neiges, frêle et veloutée, résistante et tenace sous la brise et les frimas. »

Corsica, souriante, interroge Maseppa : — Pourquoi es-tu si heureuse, Maseppa, que M. Rinaldi revienne ?

— Pourquoi ? mais parce que je l'aime !

— Oh !... Et lui t'aime-t-il ?

— Je ne sais, il ne me le dit plus... maintenant. Ah ! tenez, je vais tout vous dire, à vous qui me consolerez un jour si je devais souffrir. Je l'aime. Un jour il m'a dit que j'étais belle... voilà bientôt 4 mois. Et... je l'ai cru. Si mon père savait ! Car pauvre de moi, je suis enceinte !... Si j'avais épousé ce brave cœur de Carletto... et les sanglots la déchiraient.

Car elle sait bien que *u scio* Albert Rinaldi, le jeune et beau monsieur rentré de Paris depuis peu, licencié en droit, et riche, ne l'épousera pas, elle, la fille du boiteux, fut-elle belle comme Vénus ! Devant cette révélation brutale, Corsica ne sait que pleurer.

« Pleure, Corsica ! Pleure longtemps ! La vie n'aime pas le sourire. C'est une plante trop frêle, qu'on arrose avec des larmes ! Pleure ! »

De ce jour, elle évita de rencontrer Albert. Pour son âme virginale et pure, le fait lui paraissait impossible, monstrueux. Il l'avait trompée. Et pendant que sereine et confiante, et heureuse de tous les bonheurs, elle avait imposé à sa pudeur le sacrifice d'un rendez-vous, lui se riait, sans doute, de son amour ingénu. Et de cette nuit tragique dont rien ne transpira et qui faillit leur être funeste à tous deux, qui les immobilisa des semaines durant entre la vie et la mort, ainsi d'ailleurs que le rival dont elle s'était vengée, de ce Coste qui, depuis, dans une magnifique repentance, l'avait assurée en partant d'un dévouement à toute épreuve.

Et depuis elle s'était reprise à espérer : son vieux père et le Dr Rinaldi ne pouvaient persister dans une attitude qui faisait leur malheur à tous.

Aujourd'hui il lui faut laisser là toute espérance, comme dans l'enfer de Dante. Et cependant Albert n'a pas cessé de l'aimer, il ne l'a même jamais autant aimée que depuis l'aventure du soir tragique. Et voilà qu'à son tour, il ne comprend rien à la conduite de Corsica. Elle se dérobe, elle le fuit. Une rencontre imprévue va lui donner enfin la clef de l'énigme, et le pousser à une résolution désespérée qui va décider de leur destinée. Plutôt que de perdre la seule femme qu'il ait jamais aimée, il l'enlèvera. Il ne voit que ce moyen extrême, digne en tout d'un vrai Corse. Il saura toujours, après, se faire pardonner. Corsica pardonna, sans toutefois se faire d'illusion sur le sort de la pauvre Maseppa. Elle en mourra, soupirait-elle ; mais il apaisait ses craintes par des promesses. Et ils s'aimèrent de toute la force de leur jeune amour exalté par l'épreuve.

Le bruit de l'enlèvement de Corsica se répandit dans le village comme une trainée de poudre. Maseppa, dans l'état de grossesse où elle se trou-

vait en reçut une telle commotion qu'elle dut s'aliter minée par le chagrin et la honte. Elle devait en mourir. Pourtant, avant de disparaître, elle confia le terrible secret qui l'étouffait à son vieux père, Jean-Joseph, qui le reçut avec une sorte de stupeur, mêlée de désespoir.

« Malédiction ! Dors, Maseppa ! Dors, blonde enfant ! Le souffle du bonheur ne t'a effleurée de son aile inconstante que pour éteindre la pure lumière de ton âme angélique. »

Il se refusa fièrement à accepter une pension viagère que les Rinaldi étaient venus lui offrir. Pour lui, rien ne pouvait racheter la mort de sa fille adorée, et il laissa comprendre que « l'injure demeurerait avec toutes ses conséquences. »

Bientôt après, Corsica et Albert pardonnés rentrèrent au pays, et l'on hâta les préparatifs du mariage qui s'imposait désormais. Leur bonheur était aussi profond qu'était immense le désespoir du boiteux. Ce mariage ? Oh ! mais, c'en était trop ! « Et sa voix cassée traduit en des accents de *Vocero* lamentables, la désolation, la meurtrissure de son cœur. Demain ? Anathème ! Vendetta ! »

Et pendant la bénédiction nuptiale, quand les époux ont prononcé le « oui » sacramentel, un homme dont les yeux n'ont plus rien d'humain sort de l'église attendant sur le seuil le cortège.

C'est Jean-Joseph, le père de la malheureuse Maseppa. Soudain une lueur jaillit de ses yeux incités de sang, et il fait feu sur la cible vivante qu'est Albert. Il va se précipiter pour l'achever, mais Corsica bondit et offre sa poitrine aux coups de l'assassin : « Frappe, voilà mon sein », dit-elle, dans l'élan d'un sublime sacrifice. Il hésita.

« Vendetta ! clame-t-il, tout en reculant, vendetta éternelle. L'homme qui me vola mon honneur et fit mourir ma fille, moi, je le condamne, cet homme ! Allez, ma pauvre Signora ! je n'ai plus d'enfant, mais vous serez veuve ! Albert Rinaldi mourra bientôt de ma belle... *Indi lu sole lu scapre, lu piombu lu tocca !!!* Autrement dit : « garde-toi, je me garde ».

Et voilà un livre sur lequel pourront méditer les compatriotes de M. Pinelli, qui, en véritable fils, voudrait voir la Corse riche, heureuse et prospère. Qu'on ne s'y trompe pas : s'il est arrivé à M. Pinelli de dire, en conclusion du volume : Hélas ! *Tu Marcellus eris...* il répond bien vite de lui-même que du jour où cesseront les luttes intestines qui déchirent notre beau département insulaire, la promesse du relèvement de la Corse ne sera plus l'objet d'un éternel regret mais entrera au contraire dans la plus tangible des réalités.

Et d'ailleurs en empruntant sa conclusion à l'illustre auteur de *l'Histoire de dix ans*, ne dit-il pas toute l'espérance dont il est possédé : « Nous n'aurions pas écrit ce livre, s'il n'avait dû être que l'oraison funèbre de la patrie. »

RÉGULUS

## QUESTIONS CORSES

49. — L'ouvrage sur les mœurs corses du conseiller Capel a-t-il été publié ?

Dans une note du *Voyage en Corse* Mérimée écrit (page 217) :

« Ces deux lamentations m'ont été communiquées, par M. Capel, conseiller à la cour de Bastia, qui prépare en ce moment un travail du plus haut intérêt sur les mœurs et les usages de la Corse. »

Cet ouvrage a-t-il été publié ? Où ? Quand ? — Sinon le manuscrit a-t-il été conservé ?

P. A.

## Le lac de Nino

---

Nous voulions y aller par Corte, en remontant la vallée du Tavignano. Mais on nous a dit que le chemin muletier n'était pas praticable dans sa dernière partie, et que les dames n'auraient pu sans doute aller jusqu'en haut. Nous allons donc coucher à Calacuccia, et le lendemain à 4 h. 1/2 l'auto nous emporte vers la fontaine Caroline. L'aube va poindre, mais le vent froid de la nuit souffle encore sur la route blanche, sur les pierres encore plus blanches des torrents que nous traversons, et sur la montagne pyrénéenne qui nous entoure. Nous rencontrons d'abord à droite les cinq Moines, puis à gauche la punta Artica lorsque la forêt de Valdoniello commence déjà à nous abriter. Nous passons, toujours trop vite, devant la maison forestière de Popaja. Nous voici au sentier qui nous dirige vers le col de St Pierre. Déjà la forêt s'efface. Les monts surgissent : derrière la Ruja nous voyons admirablement le Tafonato et à droite toute la chaîne du Cinto. Les fleurs de la montagne apparaissent : nous commençons à cueillir l'herba barona.

On nous a raconté hier au soir que la plupart des touristes qui ont cherché le lac cette année se sont égarés ; fort aimablement l'Inspecteur des Forêts nous a expliqué le chemin à suivre depuis le col, d'abord à gauche de la crête, puis à droite. Les enfants, qui nous précèdent, n'hésitent pourtant jamais : le sentier est assez bien tracé, et jalonné par des pierres droites plantées à tous les endroits douteux.

Vers 6 h 1/2 nous arrivons sur la crête, ayant à notre droite la source du Liamone. Jusqu'à la mer les vallées descendent sévères ou même terribles, et devant nous au loin la chaîne de l'Incudine se dresse barrant l'horizon. Avant d'arriver au pied du Tozzo, un passage tourmenté, avec des descentes en escalier, suivies aussitôt de raides montées, nous arrête un moment. Voici enfin, à 2000 m. environ, le col d'où nous n'aurons plus qu'à redescendre sur le versant cortenais : le paysage se fait moins dur, les bords de la cuvette gazonnée qu'une éminence nous dérobe encore annoncent un terrain plus fertile. Le petit ruisseau que nous suivons alimente le lac qui soudain se montre à nos pieds.

Allongé vers Corte, plus accessible au sud, mais entouré de gazon tourbeux, il ne présente point cet aspect « poli » qu'a chanté le poète, (1) il est au contraire encombré d'herbes aquatiques dont les plus vieilles sont jaunies et flétries. On ne voit point sur ses bords les hardis rochers qui donnent au plateau de Bastani sa personnalité altière. Mais deux troupeaux de moutons l'entourent, et des chevaux, des pouliches courent par vingtaines sur le gazon environnant.

Il s'agit de trouver la source, d'abord pour en faire le centre de notre séjour, ensuite pour y rencontrer quelque berger qui nous indiquera où sont les bergeries voisines. La grande supériorité du lac de Nino, c'est en effet la proximité des bergeries. Et quel accueil ! Jamais la rude et suave hospitalité corse, même auprès des Bastelicais de Pozzi, n'a déployé plus de noblesse, plus de discrétion, plus d'intraitable abnégation. Tout le Stazzu, deux hommes et deux jeunes gens, se dérange pour venir à la source afin de faire la pulenda sur place ; le brocciu du jour compose avec

---

(1) C'est vous, lac de Nino, poli comme un miroir. (X. Paoli, A Cispra).



elle le régal le plus délicat. La fraîcheur et la saveur de la source complètent l'enchantement. Les quatre bergers restent avec nous, aussi éloquents, aussi distants que ceux d'Homère : les deux anciens ont fait la guerre, les deux jeunes écoutent et se taisent. On nous montre l'endroit où Moro-Giafferi, il y a trois ans, s'est installé une semaine : sous la tente la nuit, il conduisait le jour une barque en toile à bord de laquelle on prit nombre de truites, de ces truites du lac moins jolies et moins lestes que celles du Torrent, mais qui disparaissent cependant avec une vitesse électrique, comme touchées subitement par on ne sait quel courant. Notre compagnon cortenais, malgré l'heure défavorable, veut lancer sa ligne dans le lac, mais les truites ne mordent pas, et la pêche est maigre, pendant ce temps nous bavardons ou sommeillons au grand Soleil, car à l'altitude où nous sommes nul autre arbuste ne croît que le genevrier nain et l'aune rampant, et nous n'avons aucun ombrage à espérer. On évoque la guerre, l'ingratitude et la prodigalité de l'Etat, le succès des intrigants. Toujours avec la même courtoise serviabilité, et la même hautaine incorruptibilité, nos hôtes nous reconduisent, nous indiquent nos chemins, le raccourci pour Calacuccia, et le sentier des cols de St-Pierre et de Manuella. Nous achevons de contourner le lac par la droite, et, ayant bouclé la boucle, ayant dit au revoir à notre ami cortenais, nous reprenons le chemin du matin, jetant un dernier regard sur la courbe luisante du lac, sur les troupeaux qui l'entourent, sur la vallée du Tavignano qui s'enfonce entre Cimatello et la punta Artica.

Le ciel s'est rempli de la mélancolie du retour. Nous croisons un berger avec son mulet chargé de provisions, rangées dans les caisses qui redescendront pleines de fromages. L'air est obscurci par les nuages, qui arrêtent partout le regard : nous regrettons cette vue indéfinie de montagnes que nous n'avons quittée ce matin qu'avec l'espoir de retrouver et de compléter la perspective à la descente. Quelques œillets sauvages, desséchés, ont gardé cependant sur la pierre aride quelque chose de leur frais parfum. L'herba barona, au lieu de se présenter souvent, comme sur les flancs du Renoso, en touffes indépendantes, est toujours protégée par les piquants jaloux de l'épine vinette au milieu de laquelle elle pousse régulièrement. Quant à la marguerite cotonneuse, elle est beaucoup plus petite et plus sèche qu'au Renoso, mais toujours aussi fine en son ferme dessin.

Nous voulons regagner le soir même Evisa. Il faut, du col de St-Pierre, descendre jusqu'au sentier de ronde pour éviter les escarpements de la Ruja, puis remonter par un autre sentier au col de Manuella. Mais le sentier est mal tracé, et l'incendie, si fréquent sur la montagne que les sources tarissent peu à peu, a dévoré le genevrier nain dont les divisions n'apparaissent plus. Un écureuil vient égayer un instant notre route, avant le passage du col, puis nous quittons l'horizon du Niolo et du Cinto pour la magnifique forêt d'Altone. Malgré notre fatigue nous sourions à la jeune fille de l'hôtel d'Evisa qui vient nous saluer. « Bonsoir, Monsieur. — Mais comment savez-vous que nous allions chez vous ? — Par vos amis maringanais qui vous attendent à l'hôtel. » Et dans le brouhahâ de l'arrivée nous méditons déjà de coucher demain soir à Porto, après-demain à Carèse.

F. MONTICOLA.

## Souvenirs de Corse

---

### Le chemin de Teghime

J'ai connu un vieux loup de mer, capitaine de je ne sais plus quel charbonnier scandinave, que les hasards de la navigation amenaient plus ou moins régulièrement à Bastia, et qui raffolait de la Corse. Il admirait surtout la route superbe qui mène à St-Florent par le col de Teghime. Aussi n'avait-il pas plus tôt amarré son bateau et mis en règle ses livres de bord qu'on le voyait, pipe en bouche et bâton en main, trotter allègrement vers la passe. Cinq lieues aller et retour et cinq cent quarante huit mètres à grimper ne l'effrayait guère. Il allait toucher du bout de sa canne, religieusement, la borne kilométrique n° 10, et puis il rentrait, soupirait, mettait ses affaires en ordre, et le lendemain, au revoir ! il levait l'ancre avec assez de beauté dans les yeux, disait-il, pour lui durer bien six mois encore. Ce navigateur était un sage. Moi, rien qu'au souvenir du chemin de Teghime, mon cœur se réchauffe et s'éclaire. Je refais par la pensée ses lacets imposants : j'évoque en songe ses innombrables points de vue : ici, la montagne majestueuse, là-bas, les plaines riantes : à droite, l'ombre épaisse ; à gauche, la franche et saine lumière ; près de moi, le mystère des bois, la fraîcheur des cascates ; là-haut, la nudité de la falaise, l'éclat métallique des schistes. Partout, la noble gaieté de la mer.

Ce fut notre première grande sortie, en ce mois d'octobre radieux qui, brusquement, nous vit passer des brumes parisiennes aux splendeurs ravivées du midi. Les champs étaient pleins d'hommes et de femmes qui nous saluaient au passage. On s'arrêtait à chaque pas pour écouter la chanson des sources vives et des ruisseaux grossis. Du petit col Saint-Anthoine, que dominent un couvent désert et les forts ruinés de San Gaetano et de la Croix, on aperçoit, à gauche, la longue lagune de Biguglia, morte et désolée, qui étend à treize kilomètres au sud sa triste nappe inutile ; et, droit devant soi, la montagne rocailleuse et revêche se dresse comme quelque imprenable citadelle. Nous admirions comme des enfants les chênes-verts et les chênes-liège, le tronc dépouillé de l'écorce, tordus comme de gros serpents écorchés vifs et souillés de sang brun rouge. On s'amusait à transpercer les feuilles des cactus, gras et pleins d'eau. Des bouffées d'arômes souflaient de la bruyère blanche, de la lavande, du myrte, des arbousiers et des eucalyptus, au fût dénudé, comme des sans-culottes. On ouvrait les narines toutes grandes pour humer ces parfums. Nos yeux se rassasiaient de ces couleurs neuves qui pénétraient tout ; ils voulaient embrasser à la fois une petite maison d'un rose à croquer, comme un gros fondant, les cimes chapeautées de sèpia et les énormes cumulus blancs suspendus très haut sur la mer, et que le soleil, pour nous invisible, mordorait par-dessus les montagnes.

Mais à mesure qu'on montait, passé les villas et les hameaux, le paysage se faisait plus austère. Vers le sixième kilomètre, la route gravit par un coude énorme les escarpements de la Cima Orcajo. Puis, tout d'un coup, les arbres disparaissent. Plus âme qui vive, plus un son, que le bruit des cascades dégringolant le Pigno ravagé ou le gazouillis des fontaines aux vasques de serpentine vert-de-gris, tout encadrées de capillaire. Nous avons dépassé le carrefour de la vieille route et le ruisseau

de Corbaja. Près du col, les trous noirs des gorges et le chaos des monts s'assombrissaient. Les rochers tombés des crêtes arides semblaient d'énormes grenouilles ou des gnomes accroupis au bord de la route. Les lézards fuyaient vers les prés caillouteux où les agneaux gambadaient dans le thym rare. Il fallut reprendre le chemin de la ville.

Et vraiment cette route vaut la peine qu'on la monte, ne serait-ce que pour avoir le plaisir de la redescendre. Alors vous tournez le dos à la montagne et c'est la mer qui vous tient compagnie, avec ses tons toujours fuyants de gemme qui se pâme. Elle était ce jour-là calme comme de l'huile. Dans la baie lasse de l'étang couronné de roseaux, on voyait une voile qui ne bougeait pas. Mais, à mesure que le jour tombait, l'eau prenait des teintes de violet foncé, piqué çà et là de taches gris-bleu pâle, comme de la fumée de bois ; tandis que le flanc des hauteurs se drapait de verts glorieux et de bruns grenats intenses. Du côté de l'Italie, les cumulus de tout-à-l'heure crevaient en averse ; mais, tout en haut du Mont Pigno au profil clair, il ne restait plus que des lambeaux de nuages du plus délicat rose fraise, suspendus en des bleus cristallins et paradisiaques. Cependant, le soir fraîchissait, des douches d'air glacé tombaient des pentes. La lune, derrière un écran de nuées, se levait sur la mer. Des paysans rentraient, montés sur des ânes chargés de branchages et marchant si doucement sur leurs petits sabots sans fers qu'on les eût dits chaussés de velours. Tout à l'entrée de la ville, un léger aqueduc de briques fait un joli cadre aux vallons et aux contreforts gazonnés de Guaitella. Justement, le coche de la côte occidentale, haletant et peinant, débouchait entre les rochers abrupts aux grelots de ses trois petits chevaux. L'ombre, ces gens serrés dans la palache, les lampes qui s'allumaient un peu partout sur la montagne, tout cela, sous la lumière discrète de la lune, faisant un spectacle charmant. Ce fut le coup de grâce. Comme le capitaine du charbonnier scandinave, nous étions amoureux du chemin de Teghime.

Même en hiver, la promenade est délicieuse, à cause du contraste entre la côte et la montagne. En bas, ce sont les champs heureux qui regardent l'étang romantique, la terre parfumée, jaunie des dernières feuilles des platanes. Dans les jardins, les oranges rougeoient, les mimosas se teignent de vert pâle, les amandiers gonflent de sève. Des oliviers nouveaux et des palmiers encadrent de délicieuses marines, des morceaux d'Attique, du ciel bleu et des fleurs, avec des citernes où les oiseaux se mirent dans l'eau paresseuse. Mais au fond, c'est le Pigno tragique et alpin sous un lourd manteau de neige, les pics lointains, où se traînent des nuages couleur de soufre, méchants comme ceux des paysages de Poë. Nous montâmes jusqu'à Suerta un jour que la bise se glaçait aux plis des hauteurs et que la route étincelait sous un épais tapis blanc. Des rouges gorges, affamés, voletaient de branche en branche. Mais le clair soleil nous empêchait de croire à ce tableau d'hiver. En rentrant, la mer somptueuse se moirait comme un fastueux satin bleu. L'îlot de Pianosa semblait flotter au-dessus d'elle comme un mirage. Sur l'Elbe, féériquement ciselée, une lumière éclatante mettait en relief, à plus de cinquante kilomètres, les moindres gorges et les plus petites crevasses. Le pilier d'un superbe arc-en-ciel, tout de rubis et d'émeraude et d'or laiteux enveloppait comme d'un drapeau italien l'île fameuse. Puis soudain, le rouge et le blanc fondirent : il ne resta plus qu'une vapeur verte et diaphane, qui s'évanouit bientôt elle-même dans l'incessante fantasmagorie du sud.

Mais c'est un peu plus tard, vers l'Ascension, quand des buées bleuâtres pèsent sur la mer et que les chalets disparaissent sous un fouillis de palmes et de fleurs, qu'il fait bon flâner sur le chemin de Teghime. On descend aux vallons que la route domine, on suit les sentes capricieuses qui zigzaguent dans le chaste matin. Les papillons myosotis butinent parmi les aloès, et le Pigno semble moins cruel, surtout s'il se pare au front d'un flocon lumineux de nuages. Quelles délices alors de s'asseoir dans la large embrasure du col, après avoir rejeté dans les gorges les moutons bêlants qui, d'aventure, vous prenant pour leur berger, auraient pu vous faire une imposante avant-garde ! En face, le golfe de Saint-Florent tout bleu ; derrière, toute bleue aussi, la mer toscane. Où sont les tempêtes d'hier ? J'ai amené ici en janvier, un artiste parisien, par un abominable libeccio. La calèche ou nous nous blottissions avait l'air, toutes les deux minutes, de vouloir s'envoler. Mais quel ravissement pour un peintre et pour un poète ! Je le vois encore, assis sur le bas-côté de la route, près d'une masure blanche avec un toit rouge, dans un contre-jour tout mêlé d'ombres. Enthousiasmé, haletant, son pinceau note au vol les tonalités fantastiques de la rafale, la ruée titanique des nuages. Leurs panses affreuses, d'un noir de fumée livide et sale, tragiquement éclairé de brandons rouges et de flamèches jaunes d'incendie, met à la scie des montagnes comme un infernal flamboiement de cratère. Mon amis s'échauffe, s'extasie. Quelle fête ! Ah ! voilà un spectacle qui vous empoigne, cette vision d'Ezéchiel, cet embrasement du ciel comme le prophète en voyait autrefois en Judée !... Aujourd'hui, l'incendie est éteint, le ciel n'est plus qu'azur, le vent, que brise, parfum et fraîcheur. On partage un repas champêtre sur un tapis de marguerites, à l'abri d'un rocher. Pan rit alentour. Tout est en joie. On rentre l'après-midi, sans se presser, en s'arrêtant à la fontaine pour remplir sa gourde d'eau fraîche, et au vallon pour faire de gros bouquets de lis. Sous le soleil qui les étreint, les gorges pâment. La vie partout exulte, à la prairie dont l'émeraude se bleuit de bourrache, au champ de bronze que les pavots ensanglantent.

En cette saison, le Mont Pigno, l'altièrre couronne de la campagne bastiaise, est abordable. On se rend d'abord au col, pour gagner du temps, dans une de ces carrioles à deux poneys que les bons citoyens décorent du nom de tramways. Les bêtes ont l'air minable, mais elles grimpent sans broncher jusqu'à Teghime. D'habitude, on renvoie la voiture avant le seuil, près des poteaux télégraphiques qui relient la grand'route au poste optique juché tout au haut de la montagne, à près de mille mètres d'altitude. Puis on monte à travers le maquis, le long de sentiers très vagues qui ressemblent à des torrents sans eau. Il y a bien une rampe tortueuse et toute croulante que le génie traça jadis pour ses mules et qu'un vieux berger nous indiqua. Mais les raccourcis ont le charme de l'école buissonnière, avec leur herbe épaisse, toute étoilée de crocus. L'ascension fut délicieuse et sans fatigue, sur cette pente caressée du soleil, effleurée de l'ouate des nuages. A chaque instant, nous nous retournions pour voir l'étonnant paysage : les courbes gracieuses des côtes, le golfe de Saint-Florent, plus azuré que le ciel, l'archipel toscan dans le brouillard, le miroir tremblotant de la lagune. Mais une fois sur la crête, la scène changea. Le libeccio s'affirma, enveloppant les rochers stériles de nuées grises et froides. On se serait cru par un gros temps d'ouest sur les dunes de Sussex. A peine si, par intervalles, le rideau s'entrouvrait sur Bastia, montrant confondus la mer et le ciel.

(à suivre)

Paul CHAUVET.



## Muracciole

A deux kilomètres, sur la route de Vivario à Vezzani, au coude que forme la voie ferrée Ajaccio-Bastia, un petit mamelon verdoyant qui émerge au fond d'une cuvette très étroite, montre le village de Muracciole aux maisons grises, accrochées au granit, à l'ombre des châtaigniers et des pins. A l'entrée, surplombant la route, le château à tourelles de l'ancien sénateur de la Corse, Muracciole. Au centre du village, faisant cercle autour d'une jolie fontaine construite en 1923, s'agglomèrent les maisons dont quelques-unes très anciennes garnies de meurtrières laissant voir leurs gracieuses portes probablement de style pisan.

L'église avec son lourd clocher est de construction très récente et n'offre rien de remarquable. Mais, par contre, l'ancienne église de la *Pieve de Vivario*, Ste Marie, sise à Arca, aujourd'hui menaçant ruine, mérite une visite. Elle se compose d'une belle nef, avec deux petites chapelles, de style roman et renferme quelques tableaux de valeur. Celui qui surmonte le maître-autel représente une Assomption. Un dais le recouvre avec une fresque peinte sur bois représentant le Christ. A côté de l'église une construction en ruines, c'est l'*Arca*, le caveau de la Pieve qui a sans doute donné son nom à l'antique village d'Arca, aujourd'hui hameau de la commune de Muracciole.

Trois ruisseaux peuplés de truites descendent de la Pointe de la Paille et de Sorba aux abords de Muracciole. A deux cents mètres du village une pyramide de roches se détache sur le vert des châtaignes : c'est la *Roche du Château*. (Raz-a-castellu), point pittoresque, d'où l'on a une belle vue sur toute la vallée du Vecchio et le Monte d'Oro. A cinquante mètres au dessous, la *Fontaine des Maures*. Un peu plus haut le long du torrent, la *Grotte de Marie* où les habitants se réfugièrent pendant les invasions.

MARTINU APPINZAPALU.

---

## BASTIA <sup>(1)</sup>

Parce que Bastia vit de la mer, qui fut sa gloire et reste son espérance il faut aimer ses deux ports. Le nouveau s'étend au nord de la place Saint-Nicolas. Affairé, avec un mouvement qui croît sans cesse, c'est un coin de banlieue maritime de Marseille, la fenêtre de la Corse ouverte sur le monde extérieur. Jamais vide, il loge souvent de petites flottes, des Fraissinets en tournée réglementaire, des courriers italiens pour la Sardaigne, des charbonniers tout noirs de Newcastle et de la Baltique, de grands cargo-boats du Havre pleins de farine. Les « irréguliers » de Manchester et de Liverpool, tout rapiécés, viennent y prendre les cédrats et le liège. Des yachts aussi s'y amarrent et des barques y flânent, provençales et siciliennes, le pont tout encombré de toiles et de cordes, de porcs et de poules, avec des marins goguenards qui font mijoter d'appétissants ratas. Parfois, un grand paquebot d'Egypte, mis à court de charbon par la tempête, relâche au port-neuf. Bastia voudrait voir plus souvent ces beaux navires. Elle espère leur servir d'escale un jour, quand son bassin drainera tout le commerce du réseau ferré insulaire et les richesses de la plaine orientale, assainie et productive.

En juillet, au soir tombant, nous aimions à suivre la digue jusqu'au fanal. On s'asseyait tout au bout de l'épi en construction, sur les blocs so-

---

(1) Voir livraisons précédentes, N<sup>os</sup> 27 et 28 (Mai-Août 1924).

lides de schiste vert où glougloutaient les vagues. Un calme étrange envahissait la place Saint-Nicolas, déjà indistincte et lointaine, où le vire-vire poussif tournait à l'accompagnement asthmatique d'un orgue de Barbarie. L'air salin battait nos joues, revivifiait notre sang. Dans la pénombre du crépuscule, des canots glissaient, ramenant des baigneurs de la plage. Des pêcheurs venaient tendre leurs filets, qu'on suivait aux flotteurs de liège ; d'autres, perchés sur l'énorme muraille, surveillaient leurs lignes patiemment. Les dauphins faisaient dans l'eau mille cabrioles joyeuses. Jamais, autour de ce rempart assiégé d'eau et de vent, la mer ne restait deux heures pareille. La moindre saute de brise la faisait frissonner et pâlir, l'égayait ou l'attristait. Tantôt, des éclairs de chaleur la sillonnaient de flammes, qui faisaient ressembler Capraia à un volcan ; ou bien il lui fallait refléter le vilain nuage de nacre qui souvent restait suspendu au dessus de la ville, comme un grand tire-bouchon, pendant quatre ou cinq jours. Deux fois par semaine, après dîner, l'allée de palmiers et la place immense s'emplissaient de musique militaire, de froufrous et de rires. Alors, si quelque vapeur devait lever l'ancre, nous restions pour le voir partir et suivre des yeux loin, très loin, les feux de ses mâts, comme des étoiles en voyage. Nous oublions les terribles bourrasques d'hiver où les vagues, affolées par le vent du nord-est, se brisent en cascades d'émeraude et de turquoise au coin de la digue ; aubes d'épouvantement où, fracassées sur les rocs, les barques sombrent, sans que le bateau de sauvetage, guidé par les feux de bois allumés sur les quais, puisse toujours les secourir. Nous oublions tout cela ; et sur la mer d'été presque muette et noire, naviguer semblait un heureux jeu d'enfant.

Si le vieux port a perdu son mouvement, il a gardé sa pittoresque poésie. Tant que les petits bâtiments qui l'animent encore balanceront leurs reflets verts et orange sous le fronton hâlé de Saint Jean-Baptiste et le décor des montagnes latines ; tant que les moutons blancs et bleus fouettés de lumière s'agiteront entre les phares des jetées trapues, à l'échappée de la porte marine, sur la périlleuse et féérique écume ; tant que les flots joueront avec la grève ou se ruèrent à l'assaut de Sainte-Marie l'antique, peureuse derrière ses vitraux gros blea et ses rideaux rouges ; aussi longtemps qu'accoudé à la balustrade du môle on pourra veiller la chute paisible du soir, les fenêtres s'allumer et les barques à l'amarre blanchir sous la lune d'hiver rapetissée ; tant qu'on y pourra contempler la cime du Pigno s'obscurcir contre le crépuscule décoloré de juillet, et plus bas, plus loin que la plage et que l'étang, les pyramides des montagnes brunir, et le croissant d'argent, le ciel, la mer et la terre se confondre, dans une grisaille de pastel exquise, comme en un long baiser, une caresse enveloppante d'adieu, le vieux port conservera son charme romantique.

Il garde sa fierté. Souvent, des cuirassés magnifiques, gros comme des îles et tout empanachés de fumée, avec leur cortège de torpilleurs et de sous-marins, viennent s'emboîser à l'anse de Ficajola. Alors, les eaux lasses et usées se réveillent aux coups d'hélice des pinaces à vapeur, aux cuivres aveuglants, qui vont et viennent entre les quais et les vaisseaux de guerre. Les matelots s'égaillent aux rues tortueuses sous l'œil plus ardent des jolies filles. Le soir, les Dantons bombardent de leurs projections les collines et les toits et jettent aux vents des bouffées de fanfare. Et Bastia se souvient. Elle se rappelle ses flottes pourchassant dans la mer tyrrhénienne les Turcs mécréants, et dans le cœur de la vieille et fière cité, il gronde comme un écho de victoire. Paul CHAUVET.

## VISIONS CORSES<sup>(1)</sup>

Mais pour les contempler, je me dissimulerai, je me cacherais, car ma joie surhumaine leur serait un défi. Je ne crains rien, mais pourquoi susciter ?

— Vois, Valère, ces maisons construites sous le roc menaçant. Il est presque détaché. Il semble qu'on doit osciller dans le vent. Quelque jour il tombera et détruira le village. Pourtant paisiblement, les gens, dans ces demeures, sous cette menace, vivent et dorment.

— Ils défient le danger.

— Peut-être la force de ce défi immobilise-t-elle la pierre ? Ces êtres ne doivent point être indifférents. La crainte est leur salut.

Lorsqu'ils ne songeront plus à cette pierre fissurée, sans doute n'étant plus repoussée, soulevée par leur pensée livrée à elle-même, fatalement attirée par la terre, elle les écrasera. Toute la force de l'homme est dans sa pensée. Elle seule peut déséquilibrer, violenter les lois naturelles et fatales.

Longeant des murailles de porphyre, tour à tour sanglantes ou sombres, ils arrivèrent à Porto au-dessus duquel ils s'élevèrent, pour admirer dans son ensemble flamboyant et coloré le golfe, les rochers rouges, les aiguilles noires du Capo di Signori et les crêtes blanches du Paglia Orba. Après avoir traversé des ravins, ils s'engagèrent dans une forêt de chênes verts, de myrtes et d'arbusiers, toute odorante, puis, tout-à-coup débouchèrent dans la région des Calanche. Un énorme rocher rouge, une gigantesque tête de lévrier leur apparut, gardant l'entrée.

Durant plus d'un kilomètre, ils s'avancèrent parmi les êtres fantastiques et sanglants, dépouillés semble-t-il par des mains cruelles. Les rocs, serrés ou isolés, flamboyaient sous le soleil. En silence, le couple passait, comme intimidé par les vies immobilisées et sanglantes.

Parmi les animaux étranges, se dressaient des aiguilles ou des murailles trouées, qui paraissaient des ruines couvertes du sang des défenseurs. Toute cette dévastation, vivifiée par le sang, qui, par les vibrations du soleil, ruisselait, était si inattendue et si étrange que le passant croyait rêver un rêve de mort féconde, un rêve de vie douloureuse.

Fiers et verdoyants, des arbres se dressaient parmi les ruines vermeilles, semblant nés du sang répandu, alimentés par le liquide vital des êtres écorchés et immobiles.

A travers les découpures, la vision s'étendait sur le féérique décor du golfe de Porto et jusqu'à l'horizon où le bleu intense de la mer rejoignait l'azur plus pâle du ciel.

Le couple emportait une telle vision d'or et de sang, qu'il aspira à ne la point atténuer. Sa puissance s'imposait. Et sa lumière était si intense, que les yeux en demeuraient troublés et que toute clarté devait sembler pâle. Alors, à Piana, proche de Cargèse, ville des Grecs, où se parle encore le grec et où le type hellénique est parfois conservé, entre la marine et le village, au pied de la Foce d'Orto, au-dessus de la mer, en face d'Antibes, dans une petite maison isolée et blanchie à la chaux, près des Calanche vermeilles le couple s'arrêta. La lumière était en lui.

Celle-là seule avait une coloration intense, supérieure à toutes celles qu'il avait vues et recueillies, car elle en était la synthèse, grandie de celle qu'y ajoutait leur humanité.

Et il la voulait contempler.

Valentine de SAINT-POINT.

(1) Voir livraisons précédentes, nos 27 et 28 Mai-Août 1924.

## A nos Abonnés

### CAUSERIE

Quelques *Amis de la Revue*, — parmi ceux dont les sympathiques encouragements et le concours effectif nous ont soutenu au milieu des difficultés sans cesse accrues par l'augmentation des prix de revient — nous ont demandé quel sera le sort de la sixième année approchante. Ils nous ont vu plusieurs fois, à pareille époque de l'année, hésiter à persévérer dans une œuvre où le « succès moral » a été la seule récompense de nos efforts. Déjà, l'année dernière, nous étions décidé à y renoncer, lorsque le geste bienveillant du Conseil Général, consacrant en quelque sorte cette œuvre régionaliste, nous fit presque un devoir de la continuer. Et nous avons fait beaucoup plus, car, contrairement à toutes les autres publications, nous l'avons augmentée de huit grandes pages sans en élever le prix.

Un an s'est écoulé pendant lequel de nombreuses correspondances nous ont attesté l'intérêt que nos érudits collaborateurs n'ont cessé de développer dans la *Revue* et dans ses deux annexes. Cependant la situation est malheureusement la même et les frais d'impression ont continué de suivre une progression décourageante. Allions-nous, cette fois encore, contrairement aux conseils de la raison, nous imposer pendant une nouvelle année des sacrifices au-dessus de nos trop modestes ressources ? Nous étions dans cette anxieuse incertitude lorsque le Conseil Général, dans sa dernière session, a voulu à nouveau, par une autre allocation, témoigner son désir d'encourager nos travaux. Cette marque d'intérêt, ajoutée à d'autres considérations — uniquement morales — nous créent presque une obligation de persévérer.

Chaque fois que nous avons demandé leur concours à nos collaborateurs, ils ont répondu à notre appel — pour la Corse — avec un dévouement et un désintéressement auxquels on ne saurait trop rendre justice et que nous ne pouvons convenablement laisser sans résultat. En sollicitant leur collaboration ne nous engageons-nous pas à publier leurs œuvres ?

Et précisément, celles qui sont aujourd'hui entre nos mains constituent un ensemble d'une valeur remarquable et que nos lecteurs de la sixième année ne manqueront pas d'apprécier.

Il suffit d'en énumérer quelques unes dont nous commencerons la publication dès le prochain numéro :

Le R. P. Marini, qui a apporté tant de documents nouveaux à l'histoire de la Corse par ses patientes recherches dans les Archives génoises, relate un important mémoire, absolument inconnu et inédit, sur les débuts de la Révolution Corse (1730).

M. Camille Enlart, le savant directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, auteur de grands ouvrages archéologiques devenus classiques et des *Villes Mortes de la Corse*, publie une description complète, avec dessins, de monuments historiques ne figurant pas dans le célèbre rapport de Mérimée dont ils formeront ainsi le complément.

Notre regretté collaborateur Xavier Poli, l'auteur de la remarquable *Histoire militaire de la Corse*, dont les deux premiers volumes, aujourd'hui épuisés, ont seuls paru, nous avait écrit : « Par miracle le manuscrit de mon troisième volume a échappé aux Boches », et il nous en avait promis un chapitre inédit que nos abonnés liront avec grand intérêt grâce à son héritier qui a voulu tenir la promesse de l'historien disparu.

Les Mériméistes qui ont, peut-on dire, perquisitionné dans tous les milieux littéraires pour rechercher les lettres de l'auteur de Colomba, et qui croient bien les avoir toutes énumérées dans une liste qui en contient près de 1.500, seront très surpris de nous en voir publier huit non banales et complètement inconnues, où il est question de la Corse et d'incidents jusqu'ici ignorés survenus au célèbre inspecteur des Beaux-Arts.

M. Arthur Chuquet, membre de l'Institut, réputé pour ses études napoléoniennes, offre à la *Revue* une série de documents historiques relatifs à l'histoire de la Corse pendant la période troublée de la fin du premier empire.

M. Ambrosi, le nouveau titulaire de la chaire d'histoire du Lycée Louis-le-Grand, a écrit pour la *Revue* une étude historique et littéraire sur le fameux *Desinganno* de Curzio Tuliano, en publiant pour la première fois en Corse, la traduction des principaux passages de cette œuvre célèbre, mais peu connue en raison de la rareté des exemplaires.